

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1900-1901. — N° 32

ESSAI
SUR L'ALCOOLISME

Causes sociales — Conditions mentales — Prophylaxie

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le vendredi 30 novembre 1900

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Maurice CHAMPEAUX

Né le 19 décembre 1876 à Charny (Yonne)



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue de la Méditerranée

—
1900

ESSAI SUR L'ALCOOLISME

Causes sociales — Conditions mentales — Prophylaxie

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le vendredi 30 novembre 1900

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Maurice CHAMPEAUX

Né le 19 décembre 1876 à Charny (Yonne)



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue de la Méditerranée

—
1900

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET	DOYEN
LACASSAGNE	ASSESSUR
CROLAS	QUESTEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULET, CHAUVREAU, BERNE.

Professeurs

	MM.
Cliniques médicales	LÉPINE.
	BONDET.
	BARD.
	OLLIER.
Cliniques chirurgicales	PONCET.
Clinique obstétricale et Accouchements	FOCHIER.
Clinique ophtalmologique	GAYET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAILLETON.
Clinique des maladies mentales	PIERRET.
Physique médicale	MONOYER.
Chimie médicale et pharmaceutique	HUGOUNENQ.
Chimie organique et Toxicologie	CAZENEUVE.
Matière médicale et Botanique	FLORENCE.
Parasitologie	LORTET.
Anatomie	TESTUT.
Anatomie générale et Histologie	RENAUT.
Physiologie	MORAT.
Pathologie interne	TEISSIER.
Pathologie externe	AUGAGNEUR.
Pathologie et Thérapeutique générales	MAYET.
Anatomie pathologique	TRIPPIER.
Médecine opératoire	POLLOSSON (Maurice).
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING.
Médecine légale	LACASSAGNE.
Hygiène	COURMONT.
Thérapeutique	SOULIER.
Pharmacologie	CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes.	M. LAROYENNE
---	--------------

Chargés de cours complémentaires

Clinique des maladies des Enfants	MM. WEILL.	agrégé
Maladies des voies urinaires	CHANDELUX	—
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS.	—
Accouchements	POLLOSSON (Aug.).	—
Propédeutique médicale	ROQUE.	—
Propédeutique chirurgicale	GANGOLPHE.	—
Botanique	BEAUVISAGE.	—

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	CONDAMIN	VALLAS	PAVIOT
ROQUE	DEVIC	SIRAUD	NOVÉ-JOSSERAND
ROUX	COLLET	DURAND	BERRARD
POLLOSSON (A.)	BOYER	DOYON	SAMBUC
ROCHET	BARRAL	PIC	BORDIER
ROLLET	MOREAU		

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, président; M. LANNOIS, assesseur;
MM. BOYER et COLLET, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

*qui fut mon premier Maître, en me donnant l'exemple
de l'honneur et du dévouement.*

A MA MÈRE

qui acheva la tâche.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur LACASSAGNE

Professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Lyon,
Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris
Chevalier de la Légion d'honneur.

En signalant les dettes de reconnaissance que nous avons contractées durant la première étape de notre vie, nous voulons inscrire tout d'abord deux noms, car dans notre cœur ils priment les autres de très haut : celui de notre Père, qui pendant dix années seulement a pu veiller sur nous, mais dont l'exemple est toujours et restera pour nous le meilleur et le plus vivant des guides ; — celui de notre Mère qui sut mener à bien, grâce à un dévouement qui tint de l'héroïsme, la plus lourde des tâches.

Notre famille tout entière voudra bien recevoir l'assurance de notre affection.

Nous remercions de tout cœur ceux qui ont contribué à notre instruction. Notre reconnaissance s'adresse surtout à nos guides dans les études que nous avons spécialement choisies, à ces Maîtres parisiens et à ces Maîtres lyonnais, civils et militaires, au contact desquels s'est ébauché notre esprit médical.

Monsieur le professeur Lacassagne a bien voulu nous aider de ses conseils et approuver l'idée de notre thèse. Il nous fait aujourd'hui l'insigne honneur d'en accepter la présidence. Nous lui en témoignons notre respectueuse reconnaissance ; durant une trop courte année, nous

avons pris le plus grand intérêt, et même le plus grand plaisir à suivre l'enseignement si pratique et si social dont il honore la Chaire de Médecine légale.

Et maintenant, au seuil de la carrière, qu'il nous soit permis de formuler un souhait : celui d'être utile. A travers le champ immense ouvert à l'activité du médecin, une vérité doit le guider : c'est que la médecine est une science essentiellement « agissante et bienfaitrice ». La vie médicale, imprégnée de ce principe, doit en être le pur reflet.

Novembre 1900.

CHAPITRE PREMIER

Quelques influences historiques.

Depuis bien longtemps on signale les dangers de l'alcool : Hippocrate (1) décrit dans ses « Épidémies » plusieurs cas d'un délire hallucinatoire avec tremblements : le tableau clinique est bien semblable à celui du *delirium tremens*, et l'auteur reconnaît des rapports de causalité entre cet état d'agitation aiguë et les excès de boisson longtemps prolongés.

Or, c'est en l'an 530 avant Jésus-Christ que ces observations sont faites. Galien loue l'usage d'un vin aqueux, léger, mais il fait le procès des vins « très sucrés », c'est-à-dire fortement alcoolisés. Il semble qu'il ait observé les tares viscérales dont les alcooliques sont victimes ; en même temps qu'il reconnaît le danger des vins généreux, quand on en fait une consommation journalière, il en

(1) Armand DELPEUCH. — L'alcoolisme avant l'alcool (*Presse médicale*, 3 décembre 1898).

observe les bienfaisantes propriétés dans les affections pulmonaires, comme reconstituant exceptionnel, comme médicament. « Il faut permettre de boire des vins sucrés à ceux qui ont besoin d'être restaurés, surtout quand leur foie, leur rate et leurs reins sont dans un état irréprochable. »

Il n'est point jusqu'aux apéritifs (ευστομαχας), aux vins d'absinthe qui ne fussent connus des anciens; ils savaient déjà ajouter à leurs vins des suc convulsivants. Et tout cela avant qu'on eût le pouvoir d'extraire des vins et des fruits cette quintessence dont l'industrie moderne arrose à grands flots les peuples, et que l'on a nommée « alcool, eau-de-vie » par un étrange sentiment d'aberration; comme si une excitation factice pouvait sembler une vie nouvelle, alors qu'elle est suivie d'une dépression extrême, alors que l'instrument qui donne cette excitation est le grand démoralisateur et le grand dissolvant. C'est au ^{xr}e siècle que les Arabes découvrent le moyen de distiller (1). Le mot « alambic » est de cette époque. On conçoit l'enthousiasme pour la nouvelle liqueur. Arnaud de Villeneuve, vers l'an 1300, s'exprime ainsi : « Qui croirait que du vin l'on peut retirer, par des procédés chimiques, une liqueur qui n'a ni la couleur du vin ni ses effets ordinaires : cette eau de vin est appelée par quelques-uns eau-de-vie, et ce nom lui convient puisqu'elle est une véritable eau d'immortalité. Déjà on commence à connaître ses vertus : elle prolonge les jours, dissipe les humeurs peccantes ou superflues, ranime le cœur, entretient la jeunesse. »

(1) DEBOVE. — Leçon d'ouverture. Cours pathologie interne, 3 nov. 1898.

Douée de semblables pouvoirs, on comprend que l'eau nouvelle ne soit point restée longtemps dans le laboratoire du chimiste et qu'elle ait vite gagné l'officine de l'apothicaire.

Libavius de Hallé, vers la fin du ^{xvi}^e siècle, découvre les propriétés fermentatives des grains et des fruits. On va pouvoir faire de l'alcool à bon marché. Mais le liquide reste toujours légalement un produit pharmaceutique.

Louis XIV, en 1678, par édit, fait rentrer cette vente dans le domaine commun ; avant, il y avait certes de grandes beuveries où la raison chancelait souvent, saouleries fréquentes, dont les habitués étaient condamnés à toutes les déchéances, mais le vin seul coulait à ces agapes liquides ; dès lors on possède un breuvage capable de faire éprouver des sensations nouvelles, de donner une ivresse plus prompte et plus palpitante ; on en use sans compter : de par le roi, le médicament est devenu un aliment, un véritable aliment national, car les consommateurs se recrutent en masse dans toutes les classes. Bien plus, tous les peuples paraissent d'accord sur la souveraineté du nouveau dieu, car tous l'adorent sans relâche et sans faiblesse, au point que les pouvoirs publics ont tenté de réprimer l'alcoolisme, de lutter contre le fléau destructeur. Toutes les nations ont répété le même cri d'alarme, et chacune a voulu instituer contre le mal la thérapeutique la plus efficace, ou plutôt celle qui semblait le moins en opposition avec la forme gouvernementale, qui contredisait le moins les programmes politiques du moment.

Pendant la seconde moitié de ce siècle, hygiénistes, philanthropes, juristes, ont travaillé avec une égale ardeur,

menant de pair les expérimentations rigoureuses, les statistiques suggestives, les discussions abstraites, ébauchant les possibilités du remède, cherchant les solutions très diverses susceptibles de s'appliquer au problème, tous d'accord sur les dangers d'une maladie sociale dont l'évolution intéresse l'avenir des générations.

Rabuteau, Dujardin-Beaumetz, Cadéac (1) et Meunier, Magnan, Laborde, Joffroy, Antheaume et bien d'autres, pour ne citer que des Français, nous ont donné des travaux sur la toxicité comparée des divers alcools. Lancereaux nous a montré les dangers des vins plâtrés. Les statisticiens ont dressé des colonnes où se compte le bilan annuel de chaque peuple et il est triste de voir que l'actif le plus élevé quant à la consommation de l'alcool appartient à la France.

En 1850, la France consomme par habitant	1 litre	46
— 1860	—	2 litres 27
— 1880	—	3 litres 64
— 1895	—	4 litres 07
— 1898	—	4 litres 19

Cela pour l'alcool proprement dit. Si l'on ajoute toutes les autres boissons, dites hygiéniques, on arrive, dit M. le professeur Debove (2), à un total de 14 litres 19 d'alcool à 100° par habitant.

(1) MM. Cadéac et Meunier, dans leur livre sur les essences et en particulier sur l'eau d'arquebuse, distinguent plusieurs variétés : le groupe épiléptisant, le groupe excito-stupéfiant, le groupe stupéfiant. C'est une étude sur l'intoxication par les essences plutôt que sur l'alcoolisme proprement dit.

(2) Ces statistiques sont empruntées à la leçon d'ouverture du cours de pathologie interne (nov. 1898).

Et voici la comparaison des diverses nations au point de vue de la consommation de l'alcool :

France	14 litres d'alcool à 100° par habitant		
Belgique	10 lit. 50	—	—
Allemagne. . . .	10 lit. 50	—	—
Iles Britanniques.	9 lit. 25	—	—
Suisse	8 lit. 75	—	—
Italie	6 lit. 60	—	—
Hollande	6 lit. 25	—	—
États-Unis. . . .	6 lit. 10	—	—
Suède	4 lit. 50	—	—
Norwège	3 litres	—	—
Canada. . . .	2 litres	—	—

Consommation croissante.	{	Iles Britanniques
	{	France

Consommation plus ou moins stationnaire	{	Belgique
	{	Hollande
	{	Italie

Consommation décroissante.	{	Allemagne
	{	Suisse
	{	États-Unis

En France, valeur relative de la consommation dans divers départements :

Seine.	27 litres 24
Calvados.	23 litres 88
Aude.	20 litres 38

Nombre de cabarets :

En 1830 . . .	281.000 cabarets en France		
— 1890 . . .	413.000	—	—
— 1897 . . .	500.000	—	—

Ces quelques statistiques suffisent amplement à justifier cette importante floraison d'articles, de mémoires, où chacun voyant la question sous un point de vue différent, cherche à expliquer les causes et les conséquences du fléau, et propose, suivant ses affinités particulières et ses tendances professionnelles, le grand remède, celui qui doit enrayer le mal. Le médecin, le moraliste déclareront qu'il faut prêcher la croisade sainte par tous les moyens et dans tous les milieux. Ils se liguèrent pour enrôler des volontaires, et l'exemple de leur abstinence sera l'arme moralisatrice. L'homme de loi prépare le bienfaisant projet qui, selon sa conception de légiste et de juriste, va jeter au vent les racines du mal. Tous les caractères et toutes les tendances s'unissent dans une admirable alliance, reconnaissant, dans les moyens projetés par l'allié, d'efficaces adjuvants, capables de jouer un utile rôle dans la tâche commune, mais seulement un rôle secondaire ; la grosse machine de guerre qui doit et préparer le combat et parachever la victoire, n'est-elle point, pour chacun de ces lutteurs, dans l'emploi des armes qu'il préfère ?

Il est bien permis de se demander pourquoi la question est devenue aussi angoissante, pourquoi les peuples en général et les Français en particulier nous ont amenés à cette mobilisation générale des bons vouloir, à cette

union d'esprits éminents à tendances si diverses qui, déclarant la race en danger, marchent la main dans la main contre l'ennemi commun. Pourquoi l'alcoolisme est-il devenu un péril social ? Ne cherchons pas encore à démêler les causes premières qui, chez des individus très différents par le caractère, la profession, la classe sociale, amènent les habitudes d'intempérance, prélude de bien des misères physiques et morales. Cela se perd souvent dans les profondeurs de la mentalité, et nous y reviendrons. Mais ne pourrait-on point accuser un peu l'histoire (1). d'avoir modifié de quelque façon le terrain toujours prêt à recevoir la mauvaise semence ; d'avoir, par les profondes perturbations nécessaires à l'évolution des peuples, favorisé les rapides progrès du mal, en secouant assez fort les esprits pour les orienter autrement, vers un genre de vie plus propice à la culture d'un vice déjà bien enraciné, mais susceptible ou de dormir, ou, s'éveillant, de s'imposer aux esprits, abstraction faite, disons-nous, du ressort mental et moral de chaque homme ? Parlons de la France seulement ; elle surtout est en péril ; elle surtout nous intéresse.

Louis XIV, par édit de 1678, commit un grand crime, puisqu'il permit la fabrication et la vente libres des alcools, autorisant ainsi et la duperie des fabricants au point de vue de la qualité, et l'inextinguible assoiffement du consommateur. Cette décision royale est la cause première

(1) Les conditions économiques qui se sont puissamment modifiées interviennent aussi dans une large mesure pour expliquer le développement de l'alcoolisme. Toutefois nous laissons de côté leur étude, car elle est d'une nature trop spéciale, et nous n'avons point les éléments nécessaires pour analyser comme elle le mérite l'évolution économique dans notre siècle.

des soucis actuels, puisque le rétablissement du statu quo, tel qu'il existait avant 1678, est un rêve que personne ne songe à réaliser ; les plus intrépides reculeraient devant les impossibilités matérielles, et l'idéal qu'on peut souhaiter maintenant est infiniment moins parfait que la réalité détruite par la décision du « grand roi ».

Avec le ^{xvii}e siècle s'était terminée une ère relativement calme où les débauchés ne pouvaient guère compter que sur les vins plus ou moins « sucrés », comme disait Galien. Mais voici l'alcool officiellement autorisé. Tout de suite on en use, on en abuse, et La Bruyère le déplore : « Celui-là (1), dit-il en parlant des jeunes gens de la cour, est sobre et modéré qui ne s'enivre que de vin ; l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie et par les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. »

Au ^{xviii}e siècle, il semble qu'on n'ait point à déplorer comme aujourd'hui l'excès d'alcool. Il y a cependant peu de temps que la vente en est libre, et l'engouement pour la chose nouvelle n'a pas encore dû s'éteindre. Pourquoi ce ralentissement dans l'œuvre d'intoxication nationale ? c'est que de gros événements se préparent ; on pense à tout autre chose ; les gens de cour songent que bientôt le bourgeois détrônera le gentilhomme et que le règne de l'esprit va succéder au règne des manières ; les intelligences éclairées songent à l'avenir et veulent préparer de meilleurs jours. Le peuple, ce grand imitateur, suit l'exemple. Il subit l'impulsion,

(1) Cité par Debove (Leçon d'ouverture 1898).

il reçoit les mots d'ordre, mais d'où sortent-ils ? Des salons. Les révolutionnaires, gens du monde, qui jouent leur tête entre deux galanteries, ce sont d' « honnêtes hommes » comme on disait au siècle d'avant, qui préparent un lendemain rouge de sang, mais qui restent sobres. Deux cours sont en présence : la vraie, qui traîne sa paresse dans quelques cabarets où l'on trouve tous les plaisirs, l'autre, celle des conspirateurs où trônent aussi des reines : Madame Roland, Madame Récamier. Dans leurs salons se préparent les sombres décisions ; c'est cette cour-là que le peuple regarde, c'est elle qui va lui apporter la réalisation de ses espoirs.

Le XVIII^e siècle coule ainsi plein de luttes. L'orage passe ; l'empire, avec ses guerres dévorantes, s'achève. Un roi est de nouveau puissant. 1830 arrive. Une révolution nouvelle se prépare, mais combien différente de la grande ! Si elle est moins terrible, moins sanglante dans ses extériorisations violentes, combien moins vernie, moins galante, moins « honnête » dans sa préparation. On se réunit au cabaret, à la brasserie. Plus d'élégants salons où de fiers, mais doux visages féminins vous encouragent et vous soufflent la grandeur, vous obligent à la noblesse dans une œuvre pleine de compromissions et de sauvageries.

Les étudiants de 1830, en la salle basse de quelque cabaret, complètent bruyamment dans la fumée des pipes ; cette élite intellectuelle et libérale attire le peuple et l'entraîne inconsciemment à la fois à la liberté et à la débauche.

1848 amène une nouvelle trombe. Mêmes mœurs ; comme dix-huit ans auparavant la révolution sort des

cafés. Ceux-ci sont devenus florissants ; ils sont devenus un lieu de rendez-vous où se brassent toutes les affaires, politiques et autres. Et le pli est bien pris ; aux mœurs des salons du siècle passé se substituent les mœurs du café. L'élément pensant, vers qui montent toujours les aspirations populaires, a fourni au génie imitateur du peuple l'exemple de l'intempérance, et par deux révolutions successives il s'est rapproché ce peuple, le faisant pénétrer avec lui dans la maison où l'on boit, et l'abandonnant à sa seule raison en face de cet ennemi qu'on nomme l'alcool.

Or, les perturbations nationales n'ont point assuré la grande famille populaire, celle qui peuple l'atelier et l'usine, contre les nécessités inéluctables de la vie. On souffre des privations et l'on cherche à les endormir par l'alcool. Les libertés d'aujourd'hui ne nourrissent pas leur homme, et l'affamé reste impuissant devant l'excitation factice qui lui donne, avec un instant d'oubli, l'illusion d'un besoin satisfait. Moleschott disait :

« C'est moins contre l'abus de l'alcool qu'il faut réagir que contre les conditions sociales faisant de l'alcool une nécessité pour l'ouvrier. » Il y a dans ces paroles une grande part de vérité ; toutefois nous y reviendrons.

Et voilà pourquoi l'alcoolisme a richement fleuri dans cette seconde moitié du siècle. Ne nous étonnons point de ces décevantes statistiques où notre pays tient un rang si tristement honorable. Et comme résultante immédiate, les violents réquisitoires des hommes de bien ont jeté leur appel. Chacun a travaillé ; de ces travaux sont sortis tous ces projets que l'on nous présente comme les panacées capables de vaincre l'hydre

aux cent têtes. Le moment est propice en effet, car le mal est trop évident pour laisser place à l'illusion, et trop de grands esprits ont préparé la voie pour qu'on veuille abandonner la lutte. Rien n'est fait encore ; dans notre pays, de sens réfléchi, les projets dorment longtemps avant que leurs puissances soient officiellement actualisées. Mais rendons-nous compte de l'efficace et de l'inutile. Il ne faut point courir à l'aventure ; après les causes historiques qui expliquent le développement énorme de l'alcoolisation à notre époque, il faut chercher pourquoi ce mal existe, pourquoi il a existé aussi longtemps que l'histoire le peut rappeler, et probablement en dehors de toute histoire et de toute tradition. Puis il conviendra de juger les moyens qui peuvent être utilement mis en œuvre, moyens appropriés aux causes. Parce que la thérapeutique est une thérapeutique sociale, elle n'en doit pas moins rester, suivant le mot d'un grand médecin :

Clinique en ses informations ;
Pathogénique en ses indications ;
Physiologique en ses moyens ;
Opportuniste en ses décisions.

CHAPITRE II

Causes sociales et mentales de l'alcoolisme.

Si depuis quelques années la médecine s'est complètement transformée, si des conceptions nouvelles sont venues éclairer des phénomènes restés jusqu'alors obscurs, si à la lueur de la bactériologie, nous pouvons découvrir la cause du trouble morbide, il n'en reste pas moins beaucoup d'ombre sur bien des points. La vie est un conflit. La victoire dans cette lutte d'un organisme restera soit à l'attaque soit à la défense suivant que cet organisme aura ou n'aura pas la priorité. Souvent il sera vaincu, soit que la défense ait rapidement cédé, quand, par exemple, affaibli, l'organisme doit subir l'assaut d'une infection dont les toxines ont un degré tel de virulence que la défaite est rapide, soit qu'il se défende avec toutes les puissances qu'il adapte pour la résistance, hypertrophiant, transformant les cellules encore indemnes des organes ayant un rôle spécial dans la lutte, et ceci pour compenser les pertes en cellules mortes, mises hors de combat. Ces tares anatomiques des organes, stigmates du

conflit, sont visibles dans les autopsies et nous montrent en réalité toute l'évolution morbide puisque chaque phase de celle-ci se dénonce dans les cellules qu'elle transforme.

Toutefois, il arrive que rien ne semble changé au substratum normal ; point d'altération, visible du moins. Troubles purement fonctionnels, dira-t-on. Mais souvent la cause première échappe dans ces cas, et nous ne pouvons jamais suivre le chemin que la maladie n'a point tracé d'elle-même. Ce sont ces troubles dont l'étiologie reste la plus obscure, car il n'y a pas de caractères anatomo-pathologiques fournissant matière aux interprétations, aux théories, à la recherche de la cause par la considération du mode évolutif, puisque chaque étape ne s'imprime pas en une altération cellulaire.

Qu'on parle de névrose, l'étiologie reste vague, jusqu'au jour où l'un de ces troubles, dits fonctionnels, rentre dans la classe générale des maladies à autopsies positives. L'explication devient alors plus facile ; l'épilepsie fut longtemps rangée dans cette classe des névroses, qui diminuera de plus en plus. On remarquait bien que les intoxications semblaient souvent précéder les phénomènes convulsifs, et l'on supposa qu'il pouvait y avoir là des rapports de causalité. Quand on vit l'expression anatomique du mal en découvrant la sclérose du cortex, on induisit et la supposition devint une vérité scientifique ; les toxiques et les toxines sont presque tous sclérosants ; le cortex peut être affecté s'il est en état de moindre résistance, et les phénomènes convulsifs en résultent. Il faut que l'organisme offre la prédisposition nécessaire rendant possible cette évolution, car on ne doit pas seulement

considérer la valeur chimique des poisons et leur affinité avec tel ou tel tissu, mais encore la réaction particulière de ces tissus vis-à-vis des toxiques qui les imprègnent, car, suivant les cas, le résultat est bien différent. Des troubles morbides d'ordre sensiblement variable se produiront; en fonction de la valeur spéciale de chacun des organismes atteints.

Que l'on entre sur le terrain des psychoses, et tout devient hypothèse.

La vérité semble en médecine ne pouvoir s'affirmer en dehors des réalités objectives; cependant il est certain qu'il y a des réalités qui sont encore des énigmes, puisque chaque jour on en découvre de nouvelles; il est évident qu'elles étaient vraies aussi la veille, quoique lettre morte pour le médecin.

Pourquoi ne pas essayer de les concevoir, même si l'on sait que l'on n'en pourra tenir la preuve; le clinicien en est souvent réduit à affirmer le probable. Il n'en étudie que plus passionnément ces cas difficiles et pose néanmoins un diagnostic, en faisant toutes les réserves qu'il convient. De telles modalités morbides sont vues sous des aspects bien différents par des observateurs divers.

Vouloir rechercher les causes premières de l'alcoolisme, maladie sociale, est une tâche que beaucoup peuvent se tracer. Ils diront tous vrai; mais les éléments divers du problème seront vus sous des groupements divers; chaque tempérament sentira diversement et les solutions, toutes vraies, quoique toutes dissemblables, refléteront les aspects sous lesquels chaque observateur aura vu et compris.

Dans l'étiologie de chaque maladie, on a coutume de

reconnaître des causes prédisposantes, des causes efficientes.

La cause efficiente de l'alcoolisme est évidemment l'alcool, sous toutes ses formes : eaux-de-vie, liqueurs, vins.

Les autres points sont infiniment plus délicats à préciser.

Quand on parle de causes prédisposantes, on cite toujours l'hygiène mauvaise et, pour employer un mot déjà ancien, les diathèses.

Qu'est-ce que l'hygiène des foules, puisque l'alcoolisme est une maladie des masses ? Elle se résume en peu de mots : il y a des pauvres et des riches ; il y a des gens du monde, il y a le peuple. Il existe bien encore la classe moyenne, celle des petits bourgeois, la plus nombreuse ; mais à ce point de vue particulier, on la doit rattacher à la classe des gens du monde. L'hygiène, qui fait partie du bien-être, sera l'apanage de ceux-ci ; les gens du peuple, même si leur esprit est cultivé, n'auront, en fait de soins hygiéniques, que ceux dont la pratique n'accablera pas un mince budget, souvent déjà grevé par les nécessités primordiales de la vie. Il y a là une cause cardinale ; car, bien que l'alcool soit un poison coûteux, la pauvreté est un bon bouillon de culture pour l'alcoolisme, surtout parce que les libations semblent endormir les besoins, exciter les fonctions. Sous prétexte que l'alcool est un aliment et un soutien, l'ouvrier boira croyant faire œuvre hygiénique.

Ce sera son excuse. Les gens aisés ou fortunés qui peuvent abondamment fournir à leur organisme de sains aliments, sont inexcusables de se livrer à l'alcool. Il

semble que la cause prédisposante qui tient au genre de vie n'existe point pour ceux-ci.

Mais n'y a-t-il pas des habitudes sociales essentiellement acquises, héréditairement et irrésistiblement transmises, et qui semblent inévitables au plus sage. Ne faut-il pas quelquefois banqueter ? Il y a les réunions au cercle ; il semble vraiment qu'on ne puisse causer qu'en buvant. Certains ne connaissent pas l'ivresse ; l'habitude des repas succulents les tue à leur insu et on les étonnerait bien si on leur disait qu'ils sont alcooliques, qu'il eût mieux valu quelques solides griseries que cette lente, mais sûre imprégnation qu'ils ont imposée à leur organisme. Ces hommes n'ont d'autre excuse que leur inconscience.

Et puis, par contre-coup, la grande classe populaire, qui a besoin aussi de se réjouir, veut imiter le bourgeois aisé.

Comme nous l'avons dit, l'ouvrier regarde en haut et prend modèle. Il est avide des mêmes plaisirs ; il festoiera et boira aux instants de repos, non pas chez lui (ce qui serait moins dangereux), mais dans la maison qui lui est largement ouverte et quasi destinée : au cabaret. Celui-ci remplace la table familiale et le café luxueux des riches. Citons, à ce propos, un passage d'une lettre très suggestive écrite par un ouvrier anglais ; elle est rapportée dans la monographie de M. Jaquet (1) sur l'« Alcoolisme ». Cette lettre est empruntée au rapport du Conseil fédéral suisse sur la question de l'alcool :

« Des hommes, confinés du matin au soir dans des

(1) *L'Alcoolisme*, par A. Jaquet, 1897. — Dans la collection des monographies cliniques (N° 5).

ateliers, n'en ont pas pour cela le sentiment de la sociabilité moins développé. Ils ont besoin, le travail quotidien achevé, de se retrouver avec leurs semblables, d'échanger leurs idées et de se communiquer leurs observations. Ce besoin se retrouve dans toutes les classes de la société ; par contre, tous n'ont pas au même degré les moyens de le satisfaire. Le riche réunit sa société chez lui, va à son cercle, va chez d'autres en société. Le pauvre, par contre, surtout dans les grandes villes, est moins bien partagé. Le foyer de la plupart des ouvriers pauvres offre bien trop peu d'attrait et de confort pour inviter à une réunion intime avec des camarades. Souvent il ne se compose que d'une seule pièce mal meublée, dans une maison imprégnée de mauvaises odeurs : absence de bien-être, profusion de cris d'enfant. Et le seul être qui pourrait rendre ce foyer de misère clair et habitable est souvent, par son ignorance complète des notions élémentaires et par le fait d'une éducation morale défectueuse, absolument inqualifié pour remplir ses devoirs d'épouse et de mère de famille... »

Ce qui prouve bien que l'insuffisance de nourriture, cette cause si justement invoquée par Moleschott, ne peut pas être seule mise en cause, c'est le résultat de l'enquête faite par M. Brunon dans la région où l'on s'alcoolise le plus, en Normandie.

Parlant de l'ouvrier, l'auteur s'exprime ainsi (1) : « Aucun de ces ouvriers n'est misérable. Ils peuvent se bien nourrir ; ils boivent quand même. Les mécaniciens et les chauffeurs des chemins de fer forment l'élite de ce

(1) Raoul BRUNON. — L'alcoolisme en Normandie (*Revue d'hygiène et de police sanitaire*, mai 1899).

groupe. Gagnant de gros salaires (3.600 francs par an environ), ils vivent bourgeoisement et ne se privent de rien ; cela veut dire en style du pays qu'ils prennent un café bien « consolé », bien arrosé d'eau-de-vie.

« Les provisions nécessaires pour le voyage sont contenues dans un panier et comprennent de 500 grammes à un litre d'eau-de-vie ou de rhum. Vins et boissons sont consommés en route, à des endroits déterminés et invariables. Arrivés à destination, les chauffeurs et conducteurs des trains ont un rendez-vous dans un café où ils prennent des liqueurs telles que le cassis, le rhum, le cognac, et quelquefois du vin. Beaucoup de mécaniciens sont alcooliques ; ce sont des alcooliques gros, replets, luisants, parce qu'ils mangent bien tout en buvant.

« Parmi les ouvriers du port, il faut citer, comme formant une élite, les charbonniers... Les charbonniers travaillent à la journée. Ce sont souvent de beaux hommes, musclés, d'une force et d'une agilité remarquables. On peut les voir, sur les quais, émerger un à un de la cale des bâtiments, portant le sac de charbon sur l'épaule gauche et l'apportant au pas gymnastique, dans le tas du quai. Ils peuvent gagner 8 à 12 francs par jour. Ils se nourrissent assez bien ; ils boivent du café cinq ou six fois par jour avec 0 fr. 20 d'eau-de-vie chaque fois. Relativement sobres pendant le jour, ils se « grisottent » tous le soir, et quelques-uns boivent chaque soir tout ce qui reste de leur paye. »

Bien plus, tant est grand le génie imitatif des hommes, et l'attraction mutuelle des classes, il ne suffit pas que l'homme du monde, par son exemple, augmente chez l'ouvrier une néfaste habitude, alors que, abstinent, il

contribuerait à éteindre ce vice, en amenant l'ouvrier au maximum de tempérance possible, étant données des conditions matérielles défectueuses. Il faut encore que certains hommes, dans la classe riche, veuillent parfois sortir momentanément de leur condition et recherchent la vulgarité dans leurs débauches. Ils pénétreront dans les cabarets, avides d'éprouver de nouvelles sensations. Ce sont des snobs. M. de Ryckère dénonce ces mœurs même chez la femme (1). Il y a une curiosité malade poussant la femme du monde à s'alcooliser comme la femme du peuple. Ces mondaines sortent de leur atmosphère de correction, par raffinement.

Si le bas tend irrésistiblement à monter, il arrive aussi que le haut s'abaisse, non pas dans le but louable d'étudier de plus près un milieu, mais avec le dessein de prendre un instant les vices propres à ce milieu ; car n'étant point adaptés, ces hommes éprouvent des sensations plus exquises. De plus, il y a chez eux un grand fond de vantardise. Le besoin le plus irrésistible d'un snob, c'est l'originalité. Il faut une singularisation, et voilà pourquoi certains prennent le genre d'imiter les basses classes, parce qu'ils font une sorte de caste à part dans leur propre monde, mais pour un moment seulement, car ils ne veulent point s'émousser en s'adaptant ; ils préfèrent ne s'égarer que peu de temps, et renouveler souvent leurs incursions malsaines.

Il y a donc, pour l'alcoolisme, des causes sociales bien différentes chez les gens fortunés et chez l'ouvrier. Mais l'extrême mélange des classes produit, par de mutuelles

(1) R. DE RYCKÈRE. — L'alcoolisme féminin (*Archives d'anthropologie criminelle*, 15 mars 1899).

attractions, le mélange des vices, et l'imitation réciproque donne au mal national une vitalité décevante.

A côté des causes prédisposantes extrinsèques, qui tiennent à l'état social, à l'hygiène des classes, il en est qu'on peut appeler intrinsèques, car elles dépendent de phénomènes intimement liés à l'individu lui-même. Ce sont des prédispositions personnelles, quasi invincibles; on pourrait peut-être résister aux causes cependant si entraînantes que nous avons citées; mais il est impossible, pour celles qui sont du ressort de la mentalité, d'en éluder les conséquences. C'est qu'en effet les malades abondent, souvent sans qu'il paraisse; il en est dont on est loin de soupçonner la maladie, et comme Trélat le dit lui-même dans son livre sur la *Folie lucide* :

« Il s'agit de signaler et de faire reconnaître comme malade plus d'un esprit regardé jusqu'ici comme sain. »

Nous voulons parler de la grande classe des mentaux avérés ou non. Pour l'alcoolisme en particulier, nous ne parlons pas de ceux dont la raison s'est altérée à la suite d'une longue alcoolisation, de ceux qui ont subi physiquement les dégénérescences dues au toxique, et mentalement la déchéance, de ceux qui sont des malades par l'alcool, mais de ceux qui sont des malades pour l'alcool. Ce sont les dipsomanes et les dégénérés.

Il semble qu'on les ait parfois confondus. Certes, les dipsomanes sont presque toujours des dégénérés, mais beaucoup de dégénérés, à passion alcoolique, ne peuvent être appelés dipsomanes. Étudions successivement ces deux groupes.

Trélat (1) a défini la dipsomanie et l'a distinguée de l'alcoolisme ordinaire : « La dipsomanie est une forme particulière de monomanie instinctive, puisant le plus souvent son origine dans l'hérédité. L'alcoolisme au contraire est un simple empoisonnement, qui se traduit chez tous de la même manière, et nous pouvons ajouter chez l'animal comme chez l'homme (2). »

On a affaire en somme à une forme mentale; l'alcoolique simple est attiré par l'alcool; le dipsomane est poussé par crises vers l'alcool. D'après les observations que Trélat rapporte dans son livre, cette folie du boire est essentiellement caractérisée par des accès. Dans l'intervalle, il y a apparence parfaite de santé mentale, comme de santé physique, jusqu'au moment où les fonctions sont altérées, les organes déchus par la lente intoxication, encore que cela n'arrive que fort tard, étant donné la discontinuité dans l'alcoolisation. Tout, chez ces malades, paraît normal; ce sont bien de vrais fous lucides; on pourra les voir passer à côté des occasions dangereuses sans que leur apparente sobriété succombe. Mais viennent les mauvais jours de déséquilibre, et ces malades, même surveillés, s'efforceront de se procurer, souvent par de savantes manœuvres, le toxique auquel ils ne peuvent résister. Ces malades s'enivrent toutes les fois que leur accès les prend. Et cette sorte de substratum mental peut être rapporté à des causes bien diverses.

Icard signale des accès de dipsomanie chez des jeunes filles à l'époque de la puberté.

Il dit : « La fonction menstruelle peut, par sympathie,

(1) TRÉLAT. — *La Folie lucide*, p. 7.

(2) TRÉLAT. — *La Folie lucide*, p. 150.

créer de toutes pièces un état mental, variant depuis la simple psychalgie, c'est-à-dire le simple malaise moral, la simple inquiétude de l'âme, jusqu'à l'aliénation, à la perte complète de la raison et modifiant la moralité des actes depuis la simple atténuation jusqu'à l'irresponsabilité absolue (1). »

Il cite, à côté de la dipsomanie, d'autres psychoses menstruelles qui bien souvent, par une intéressante association, s'unissent à la folie alcoolique, créant des états mixtes, par exemple de dipso-kleptomanie. Telle cette malade dont Lunier rapporte l'histoire (2). Il y a de même des pyromanes, des érotomanes.

Mais ce n'est pas seulement la puberté, ce premier âge critique de la femme, qui soit capable de produire des crises alcooliques. Legrand du Saulle les signale chez la femme pendant la gestation (3), cette autre étape de la vie sexuelle. Enfin, à la ménopause, mêmes dangers. Chaque fois que l'équilibre des fonctions doit changer, par suite d'une orientation nouvelle due à l'évolution naturelle de l'organisme, les prédisposées cérébrales courent le risque de ces désordres mentaux. Bien plus, non seulement la femme est susceptible d'en souffrir aux tournants normaux de la vie sexuelle : à la puberté, à la grossesse, à la ménopause, mais encore durant les troubles qui peuvent survenir ; l'irrégularité des règles, phénomène pathologique, a été incriminée.

Le dipsomane prend donc une crise alcoolique à un

(1) ICARD. — *Contribution à l'étude de l'état psychique de la femme pendant la période menstruelle*. Th., Paris 1889, p. 9.

(2) LUNIER. — *Annales méd.-psych.*, t. IV, p. 230.

(3) LEGRAND DU SAULLE. — *La Folie devant les tribunaux*, p. 279.

moment donné, sous une influence quelconque (apparition, trouble ou arrêt de la menstruation); il y a une sympathie qui unit étroitement toutes nos grandes fonctions et même les fonctions élémentaires de nos cellules. On comprend qu'une cellule devenue malade et fonctionnant mal trouble la cellule nerveuse, sa conjointe. Suivant la formule de M. le professeur Lacassagne : « La vie de l'homme n'est pas dans son sang, elle est toute dans son système nerveux. C'est lui qui est l'être du dedans, le seul réellement modifiable et perfectible, et dont les changements retentissent ensuite sur le reste de l'économie (1). »

Peu importe la variété de trouble qui, dans le désarroi d'une fonction, en résulte pour la cellule cérébrale : ce sera l'inhibition des centres du jugement, et par suite une diminution de la faculté de résistance, ou ce sera l'excitation anormale des centres représentatifs, une impression si violemment ressentie que les centres de résistance, quoique sains, ne pourront arrêter la réaction motrice, c'est-à-dire l'impulsion qu'une image trop intensément perçue aura suffi à provoquer.

M. Magnan insiste sur cet état de prédisposition cérébrale, et il fait de la dipsomanie un véritable syndrome de dégénérescence à côté de la folie du doute, de l'agoraphobie. Il la caractérise ainsi : « Dipsomanie, impulsion à boire, irrésistibilité absolue, lutte énergique et inutile contre la tentation, conscience lucide, angoisse extrême se traduisant par des signes physiques, soulagement quand l'impulsion a été satisfaite. (2) »

(1) P^r LACASSAGNE. — *Précis d'hygiène privée et sociale*, Paris 1895, p. 613.

(2) MAGNAN et LEGRAIN. — *Les dégénérés*, p. 154.

Ainsi les dipsomanes sont des dégénérés, en ce sens qu'ils sont mentalement prédisposés à une réaction psychique.

Les dégénérés ordinaires ont une tout autre histoire ; eux aussi seront souvent alcooliques, mais pour des causes tout à fait différentes. « La dégénérescence, dit M. Magnan (1), est l'état pathologique de l'être qui, comparativement à ses générateurs immédiats, est constitutionnellement amoindri dans sa résistance psychophysique, et ne réalise qu'incomplètement les conditions biologiques de la lutte héréditaire pour la vie. » Et plus loin, voilà qui va nous donner l'explication cherchée : « Le côté sensationnel (2) de la vie sociale est, pour les dégénérés, un péril de tous les instants. La sensation est le stimulant habituel et nécessaire du plus grand nombre. Beaucoup rechercheront ces excitants artificiels que la société met complaisamment à leur disposition ; les poisons sociaux : l'alcool, la morphine, la cocaïne recrutent leurs victimes parmi les déséquilibrés qui, par essence, sont des voluptueux, et pour qui la recherche de la jouissance, sous toutes ses formes, est un but instinctivement et constamment poursuivi. »

Sous ce rapport encore la Société est remplie de lucides ; ils sont semi-aliénés ; ils semblent se rapprocher de l'homme sain par leur apparente raison ; ils tiennent de l'aliéné par l'insuffisance de leur volonté devant « des manifestations cérébrales qui s'imposent à leur conscience ». On peut dire que, d'une façon générale, le

(1) MAGNAN et LEGRAIN. — *Les dégénérés*, p. 79.

(2) MAGNAN et LEGRAIN. — *Les dégénérés*, p. 129.

dégénéré est un faible, un impuissant dont la raison, incapable de suivre en droite ligne le courant des choses, dévie à chaque obstacle. C'est un homme dont la mentalité est déviée ou susceptible de se dévier au moindre déclic. De même qu'une mentalité normale s'affirme par des manifestations normales, l'appétit sexuel par exemple, condition essentielle de la continuité de l'espèce, de même une mentalité déviée s'affirmera par des manifestations sous lesquelles on pourra reconnaître les manifestations ordinaires de la vie ; mais elles sont déviées de la normale, extériorisées vicieusement parce que l'instrument dont elle traduisent la puissance est devenu incapable de produire le bon travail. C'est ainsi que tel dégénéré, usant mal de ses appétits sexuels, tombera dans le sadisme.

Toutefois nous devons faire quelques restrictions au sujet de ce que l'on se plaît à représenter comme le schéma du dégénéré. Il ne peut y avoir de critérium en cette question. L'homme normal n'existe pas, puisqu'il n'y a que des organismes vivant en fonction de l'ambiance suivant des modes comparables, mais si peu identiques qu'on peut raisonner seulement en vertu d'analogies ; souvent, entre l'homme tout à fait sain et l'homme un peu malade la démarcation n'est point nette. Les organismes sains sont tous plus ou moins malades. De même on peut dire que tous nous sommes plus ou moins dégénérés, et le syndrome de Magnan peut être retrouvé, très fruste il est vrai, mais visible cependant dans nombre de mentalités qu'on ne peut vraiment regarder comme tarées. Qu'on évite, sans analyser la cause qui pousse à un tel acte, de poser le pied sur les jointures cimentées

d'un dallage, on ne peut vraiment pas être, pour si peu, considéré comme un dégénéré.

Et quant à croire que la classe dite inférieure ait le triste privilège de subir au maximum une telle involution, il suffit de considérer les maladies qui sévissent dans ce milieu, pour voir que la syphilis et le rachitisme y règnent, que toutes deux sont essentiellement déformantes, l'une ayant une prédilection pour bouleverser la face, l'autre pour ramollir l'ossature et la fixer ensuite dans une forme vicieuse.

Une race s'améliore seulement par une judicieuse surveillance des croisements, et toute une branche de l'activité commerciale et agricole se spécialise, pour le plus grand bien de la race chevaline, dans l'importante question de l'élevage. Là se trouve la raison majeure de la beauté des races animales ; l'impossibilité d'une sélection rationnelle dans les croisements humains explique peut-être tout le secret de ce qu'on appelle la dégénérescence.

De même nous trouverons dans les conditions de milieu et dans les mêmes causes génératrices l'explication du substratum mental. D'ailleurs il n'y a matière à discussion que si l'on tient à trouver une explication très causale du phénomène. Peu importe que ce soit une dégénérescence comme M. Magnan la définit. C'est bien plutôt une variation des caractères physiques, mentaux ou tout à la fois psycho-physiques, en vertu des causes spéciales dues au manque de sélection qui laisse le hasard seul maître des croisements humains, ou même qui crée des croisements particulièrement dangereux, quand des formes mentales morbides s'apprécient mutuellement, et l'observation prouve qu'elles ont tendance à le faire. Maintenant qu'il

ne peut y avoir d'équivoque sur la façon dont nous comprenons la dégénérescence, nous considérons que ce terme est commode pour l'exposé de notre question, et dans la suite nous emploierons les expressions « dégénérescence, dégénéré » en sous-entendant chaque fois les réserves que nous avons faites sur leur sens objectif réel.

Les hygiénistes ont longtemps considéré l'alcool, pris à petite dose comme un stimulant efficace, utile au bon fonctionnement de l'organisme. La race s'est habituée à son usage ; il est presque devenu un aliment qu'une mentalité saine considère, à tort il est vrai, comme nécessaire et dont elle veut user pour le plus grand bien de nos fonctions. Un esprit dévié de la ligne se trouvera conduit à user de cet « aliment » d'une façon immodérée. Une coutume normale est viciée parce que l'instrument qui donne l'impulsion est malade et ne donne comme travail que des résultats anormaux ; c'est la fonction déviée d'un organe dévié.

Et ce qui contribue à polluer ainsi la qualité des manifestations normales, c'est le plaisir qui s'attache à leur pratique, plaisir dont se contentent les sages, mais que les faibles, déséquilibrés, voluptueux, s'efforceront d'augmenter, puisque, comme dit M. Magnan, c'est leur but instinctif et constant.

Le grand danger social causé par ces malades, c'est leur apparente lucidité, car l'exemple peut contagionner :

« Les fous lucides sont d'autant plus malfaisants que leur maladie est moins aisément appréciable. Ils ont à un examen superficiel des airs de raison, peuvent acquérir plus ou moins d'autorité sur les personnes qui ne les voient que de temps en temps, s'y créer des parti-

sans, faire naître ainsi et entretenir le désaccord dans leurs relations et jusque dans leurs familles (1). »

Il ne faut pas considérer l'aspect physique comme un critérium absolu ; parfois, il est vrai, on observe une coïncidence de stigmates visibles et de tendances psychiques. Mais il arrive qu'un petit crâne mal formé contient un cerveau susceptible d'élaborer des idées très droites. On rencontre quelquefois aussi des organismes physiquement irréprochables, n'ayant subi aucun traumatisme crânien, ni pendant la vie intra-utérine, ni à la naissance, ni pendant leur vie propre. Les ancêtres semblaient aussi indemnes, et pourtant la mentalité s'affirme par des manifestations qui ne sont point droites ni fermes. Il y a des tendances, des prédispositions, une sorte de faiblesse qui rend possible et laisse entrevoir une déviation d'un sens quelconqué ; voilà la grande classe des dégénérés moraux.

Qu'une maladie les emporte et nous permette d'examiner leur cerveau ; il sera microscopiquement et histologiquement normal. Pas de substratum anatomique à la dégénérescence mentale, non plus qu'à la folie. Le syndrome psychique seul est visible.

Si le monde est peuplé d'alcooliques, c'est donc qu'il est peuplé de malades. L'alcoolisme sera souvent fonction de la maladie.

Nous avons vu les multiples causes prédisposantes de ce fléau social ; parmi les gens sains on s'alcoolise ; gens du peuple et hommes fortunés s'imitent réciproquement pour prolonger de vieilles habitudes héréditaires, et

(1) TRÉLAT. — *La Folie lucide*, p. 317.

souvent pour les aggraver. Ils pourront devenir ainsi secondairement des malades par l'alcool.

Puis il y a les malades et ceux-ci sont voués à l'alcoolisme ou à toute autre manifestation d'un équilibre mental détruit :

Les dipsomanes nous feront assister à ce que l'on peut appeler le raptus alcoolique.

Les dégénérés vulgaires boiront à chaque occasion, parce qu'ils sont trop faibles pour résister à la sensation qui semble leur unique raison d'être.

Au point de vue du pronostic on comprend qu'il y ait une différence fondamentale entre ces primitifs et ces secondaires, entre ces malades par l'alcool et pour l'alcool. L'avenir des premiers pourra peut-être s'éclaircir, celui des autres est condamné.

CHAPITRE III

La thérapeutique irrationnelle. — Intervention des pouvoirs publics.

Nous ne voulons point faire l'historique complet de cette question, ni analyser ses étapes parlementaires.

En 1896 on discuta à la Chambré des députés la question de la réforme de l'impôt des boissons. MM. Lannelongue et Villejean parlèrent à la fois en économistes et en médecins.

C'est qu'en effet la question budgétaire se double d'une question hygiénique quand il s'agit de la fabrication et de la vente des alcools.

Nous n'avons pas qualité pour apprécier les avantages économiques de telle ou telle combinaison, ni pour analyser le fonctionnement détaillé du service dans les projets multiples de réglementation. Contentons-nous d'esquisser les avantages et inconvénients hygiéniques des diverses hypothèses, puisque jusqu'à ce jour tout est encore hypothèse.

D'une façon générale, deux systèmes sont en présence :

La surveillance;

Le Monopole.

La surveillance, autrement dit le contrôle de l'État, est ainsi définie par M. Lannelongue lui-même, qui se fait le défenseur du système :

« Il suffit d'établir un contrôle hygiénique à la vente. Il est certainement facile de l'obtenir. La Chambre des députés actuelle a établi ce contrôle sans le vouloir, presque sans le savoir. Une commission de l'alcool a fait prélever des échantillons dans certains cafés ou débits de Paris ; il a été reconnu que tous ces échantillons d'eaux-de-vie étaient dangereux, mauvais, nocifs. Que pouvait-il en coûter le lendemain du jour où cette constatation a été faite ? Il n'y avait qu'à frapper les vendeurs, quels qu'ils fussent — grands cafés ou bouges — de peines graves pour empêcher la récidive. La réglementation serait certainement facile à faire (1). » C'est en somme une surveillance rigoureuse, analogue à celle qui existe aux halles vis-à-vis des champignons, pour écarter de la vente ceux qui peuvent être vénéneux. L'orateur lui-même fait cette comparaison.

Il est probable qu'une réglementation de ce genre amènerait une amélioration de la qualité des alcools, surtout si le débitant pouvait exercer un recours contre le fabricant, et ceci est dans l'esprit du projet.

Mais au point de vue de la quantité ? Où se trouve le compteur chargé d'enregistrer et au besoin de modérer le débit ? Or ceci importe grandement.

(1) LANNELONGUE. — Chambre des députés, séance du 6 juin 1893.

M. Le Gavrian, député du Nord, dit à la tribune de la Chambre : « Chez nous, il y a des buveurs sans doute, des ivrognes quelquefois, mais extrêmement peu d'alcooliques. C'est là un hommage rendu à la pureté des alcools industriels (1). » De cette assertion il ne faut pas conclure que, dans la consommation de l'alcool, la qualité importe seule, et qu'on puisse au besoin négliger la quantité. Comme il ressort clairement d'une grande discussion à l'Académie de médecine (2), il semble qu'on doive s'élever davantage contre l'abus de l'alcool que contre l'abus du mauvais alcool.

« Le cognac de trente ans et l'eau-de-vie de flegmes de mélasse non rectifiée contiennent tous deux par litre 6 dix-millièmes d'acides gras, 5 à 6 dix-millièmes d'éther, 1 dix-millième d'aldéhyde. Le furfurool ou aldéhyde pyromucique, la plus toxique des aldéhydes, n'existe qu'à l'état de traces infinitésimales dans l'eau-de-vie de mélasse : 0 gr. 00075, tandis qu'il est presque dix fois plus fort dans le vieux cognac à 0 gr. 0065. Mais d'autre part l'eau-de-vie de mélasse non rectifiée contient deux fois plus d'alcools supérieurs que le vieux cognac : 0 gr. 80 pour le cognac, 1 gr. 70 pour la mélasse.

« Comme l'alcool amylique, l'alcool supérieur le plus toxique est sept fois plus toxique que l'alcool éthylique ou alcool normal des spiritueux ; quand vous buvez un litre d'eau-de-vie contenant 1 gr. 70 d'alcool amylique, vous buvez en somme une eau-de-vie qui contient, en poison, environ 7 grammes d'alcool éthylique de plus que

(1) LE GAVRIAN. — Ch. des députés, séance du 8 juin 1895.

(2) DAREMBERT. — Mesures prophylactiques contre l'alcoolisme, *Bulletin Académie de médecine*, juin-juillet 1895.

le meilleur cognac. Cette proportion est extrêmement faible, et comme l'alcool de mélasse contient moins de furfurol que l'alcool de cognac, et comme le furfurol est une aldéhyde architoxique, on peut dire que les plus détestables eaux-de-vie d'industrie non rectifiées ne sont pas plus nuisibles à la santé que les meilleurs cognacs. »

Les « bonnes » eaux-de-vie, celles dont les hygiénistes pourraient être tentés d'autoriser la consommation, sont d'un usage aussi néfaste que l'alcool populaire du débitant. Si les vins généreux et les eaux-de-vie de prix semblent donner une ivresse gaie, l'organisme n'en reste pas moins profondément atteint et voué, à brève ou longue échéance, suivant la résistance propre de chaque individu, aux dégénérescences viscérales et aux troubles mentaux qui affligent l'homme du peuple imprégné de produits non rectifiés.

Cependant, dit-on, l'alcool de bas étage contient des principes agissant tout de suite d'une façon énergique sur la cellule nerveuse, produisant une ivresse d'un type triste, d'une allure soupçonneuse, capable d'actes méchants et même criminels, sorte de syndrome que l'on donne comme caractéristique de l'ivresse populaire.

N'y a-t-il pas très souvent des causes autrement profondes, capables d'expliquer la différence entre l'homme du monde et l'homme du peuple au point de vue de leur manière d'extérioriser le saoulerie ? Les rouages faussés d'une machine peuvent encore parfois transmettre un peu d'énergie et remplir, quoique imparfaitement, leur fonction. Le travail résultant du fonctionnement de cet assemblage faussé est tout autre que celui produit par une autre machine, également faussée, mais adaptée

à un autre but. Il en va de même de nos cerveaux. Le psychisme dont ils sont les instruments varie avec chacun de nous, car il est réglé par notre genre de vie, notre condition sociale. Excités par l'alcool, nos esprits réagissent suivant leur adaptation coutumière. Ce ne sera donc pas toujours et surtout la valeur chimique des alcools qui réglera le fonctionnement de deux cerveaux enivrés. Le riche se réjouira, chantera la vie, parce qu'il a coutume d'être heureux. Le pauvre semblera soupçonneux, sera parfois méchant, parce que sa condition sociale en a fait un envieux. Comme quoi la vieille formule : « Noyer son chagrin dans le vin » est réalisable seulement pour l'homme heureux, déçu par hasard de quelque espoir ou frappé de quelque chagrin passager ; il pourra trouver dans l'ivresse l'oubli et la gaieté, parce que d'ores et déjà il est habitué à la joie et qu'il n'a pas eu le temps encore de s'adapter à la tristesse. Le malheureux par habitude ne peut trouver dans un tel moyen que l'exacerbation des peines et des soucis, et parfois, s'il est prédisposé, la folie du crime.

Un système légal, réglementant la surveillance des boissons vendues, n'agira donc pas sur la quantité, point principal du problème. Il agira seulement un peu sur la qualité, mais très peu, car la vente des alcools réputés mauvais deviendra une fraude, et l'on ne peut empêcher la fraude. Le seul point que l'on gagnerait serait de réduire, par une attentive surveillance, les chances de fraude ; de donner, en un mot, au débitant et au fabricant la crainte de l'expertise, et par ce moyen d'obtenir une honnêteté factice, comparable à celle qui guide la laitière quand elle se décide à ne point baptiser son lait,

de peur que ce matin-là l'autorité vienne saisir un échantillon pour le soumettre à l'analyse.

Un autre système beaucoup plus compliqué et qui a conquis nombre de défenseurs, c'est le Monopole. Il est longuement exposé dans un rapport rédigé par M. Guillemet, député; ce rapport est annexé au procès-verbal de la séance de la Chambre du 19 janvier 1897. Il y a là une foule de documents et sur eux sont construites les conclusions. Un nombre assez considérable de ces documents se rapportent aux analyses et aux expériences.

La grande compétence des chimistes qui s'occupèrent d'examiner les échantillons cueillis au hasard chez les débitants, l'autorité incontestable de M. le D^r Laborde, donnent aux recherches analytiques et expérimentales un poids énorme. Disons toutefois que le résultat des analyses donne prise contre la qualité seulement. Et sur ce point nous nous sommes expliqué.

L'une des questions primordiales que devait étudier le rapporteur, c'est le privilège des bouilleurs de crû. M. Guillemet le bat en brèche, dénonçant toutes les fraudes auxquelles le privilège donne lieu (1), « Les bouilleurs fournissant en franchise d'impôt dans un rayon assez étendu à la plus grande partie de la consommation, la fraude faisant une tache d'huile dont le bouilleur est le centre (2). Les bouilleurs de crû, loin de se contenter de

(1) Ce rapport a été refait en 1899 et annexé au procès-verbal de la séance du 14 novembre. Il porte le titre suivant : *Rapport fait au nom de la commission de l'alcool, tendant à établir en France le Monopole de la rectification de l'alcool et à en employer le produit à la création d'une Caisse nationale de retraites en faveur des vieux travailleurs de l'Industrie, du Commerce et de l'Agriculture.*

(2) Rapport annexé au procès-verbal de la séance du 19 janvier 1897, p. 15. Citation de M. Claude.

brûler leurs propres récoltes, achètent des fruits, quelquefois même des graines et des racines, pour les brûler à l'abri de l'immunité qui leur a été octroyée. Les produits de cette distillation hâtive et incomplète, obtenus au moyen d'appareils imparfaits, sont jetés clandestinement, sans acquit d'aucun droit, dans la consommation, et ils font une concurrence redoutable aux eaux-de-vie de commerce soumises à l'impôt. » Et le rapporteur se demande de quelle somme le budget se trouve frustré par cette sorte de fraude légale : Est-ce de quarante millions, comme le dit la commission du budget de 1887; est-ce de cent millions, suivant le rapport de M. Jarland à la Chambre de commerce de Paris; est-ce de cent cinquante millions, comme l'affirme le syndicat de Rouen ? M. le professeur Joffroy lui-même est cité à propos de cette importante question. Ce privilège de fabrication et l'allocation familiale de 20 litres d'alcool à 100° par famille constituent pour lui une prime donnée, non à l'agriculture, mais à l'alcoolisme.

Dans notre discussion, nous distinguerons la partie fiscale et la partie hygiénique. A ce dernier point de vue, nous dirons que l'eau-de-vie produite par le bouilleur est, au point de vue qualitatif, aussi bonne ou aussi mauvaise (comme on voudra) que l'autre, celle qui, sortie de l'alambic, a subi les inavouables tripotages et reçu les bouquets savants que lui impose le distillateur patenté. Les appareils que possède le vigneron bouilleur de crû peuvent être fort défectueux; aucune loi n'en impose de meilleurs aux distillateurs de profession; et quant au travail ultérieur des eaux-de-vie, travail qui ne peut que les rendre plus nuisibles, il sera moins savant, moins

raffiné chez le bouilleur de crû que chez le distillateur. C'est celui-ci qui est le vrai fraudeur. J'emprunte mon argument à l'expertise ordonnée par la Commission parlementaire :

« Le cognac prélevé dans les restaurants genre bouillon est préparé par le coupage d'un trois-six avec de l'eau de rivière, coloré avec du caramel et additionné d'une sauce contenant des éthers et des substances végétales, pour donner de la saveur et du bouquet. (Échantillon n° 100.) »

Nous connaissons beaucoup les pays vignobles ; nous voyons les mœurs des bouilleurs de crû ; nous avons d'ailleurs enquêté pour savoir la vérité. Eh bien ! ces tripotages (et celui que nous venons de citer est un des moins dangereux) leur sont absolument étrangers. Ils ont peut-être des alambics défectueux pour distiller leurs marcs ; mais telle l'eau-de-vie sort, telle on la consomme.

Il est bien entendu que nous parlons ici seulement des petits bouilleurs de crû, petits propriétaires ; ceux qui font venir grains et racines, passant ainsi par une maille de la loi, fraudent sur la quantité en même temps que sur la qualité. Ils deviennent alors de vrais professionnels. Leur seul crime est de ne point payer patente. Alors supposons que le privilège des bouilleurs vienne à être supprimé. Professionnels avant, ils voudront rester professionnels après ; ils paieront l'impôt et passeront, ainsi, distillateurs officieux, dans la classe des empoisonneurs officiels. Ceux-là seuls seront brisés qui ont les reins faibles : nos petits bouilleurs de crû distillant leur récolte auront perdu leur privilège. Les autres, en payant la taxe, rentreront dans la loi. Seuls les fabricants peu dangereux seront frustrés.

Pour le fisc il y aura gain, puisque bon nombre deviendront taxés. Le Trésor récupérera les quelques millions qui tiennent tant au cœur de nos députés ; hygiéniquement parlant, on n'aura rien gagné, ni en quantité ni en qualité, puisque les bouilleurs honnêtes seuls seront lésés et que leur petite production est quantitativement insignifiante. Mais on aura prouvé une fois de plus que depuis La Fontaine la morale des hommes n'a pas changé.

Pour couper court à tout abus des bouilleurs de crû, on a pensé à leur imposer le régime de l'abonnement.

Voici en quoi il consiste, d'après un travail de M. Alglave sur un projet de monopolisation de l'alcool :

« L'agent de la Régie, prévenu dans les délais voulus, se rendra au domicile de chaque bouilleur et lui demandera quelle quantité de matières premières (vins, fruits, marcs, cidres, pommes, etc.) il se propose de brûler pour les transformer en eau-de-vie. Un laboratoire du gouvernement déterminera combien chaque quintal de chaque matière peut produire probablement de litres d'alcool, et en multipliant l'une des deux quantités par l'autre, on aura la production probable du bouilleur de crû et la somme correspondante de l'impôt. Le bouilleur de crû sera prié de s'abonner pour cette somme. »

Quand le projet fut présenté à la Chambre, antérieurement au projet le plus récent de monopolisation, il fut combattu par la majorité des orateurs. Malgré la promesse faite par le commissaire du gouvernement de pratiquer « galamment » l'évaluation, c'est-à-dire d'autoriser l'arbitraire, on traita le système d'impraticable. On peut bien dire qu'une mesure administrative

ne doit jamais être galamment appliquée ; car si, pour en démontrer la valeur, il est besoin de faire légalement appel à la faiblesse du fonctionnaire chargé de l'appliquer, c'est vraiment vouloir corriger un abus par un abus plus grand.

D'ailleurs les impossibilités matérielles fourmillent. M. de Montebello a montré à la tribune qu'il faudrait des expertises sans nombre, des nuées d'agents, une vraie mobilisation de tous les juges de paix pour apposer, lever et réapposer les scellés sur les alambics ; que dans les régions vinicoles il faudrait faire expertiser les bouilleurs par d'autres bouilleurs, et que même dans le cas impossible où tous seraient d'accord sans expertise, il serait nécessaire d'augmenter considérablement le nombre des agents de la Régie pour assurer le service des visites, cela au grand détriment du budget.

Aussi, dans le rapport présenté par M. Guillemet, il n'est pas question de l'abonnement. Tout l'alcool est fabriqué et rectifié par l'État, vendu par lui aux débitants et aux consommateurs. Comme compensation accordée aux bouilleurs de crû frustrés de leur privilège, nous avons l'article 6 du projet :

« Art. 6. — Les agriculteurs qui voudront user pour leur consommation d'alcools provenant de leur propre récolte en vins, cidres, poirés, marcs, lies, fruits, pourront prélever 40 litres d'eau-de-vie à 50° sur la distillation de leurs produits. Cette consommation est uniquement réservée à la famille habitant avec le producteur. »

Il importe, pour bien apprécier le projet de monopolisatation, de considérer comment il ferait varier les deux facteurs : quantité, qualité.

M. Guillemet dit : « Le monopole permet de supprimer totalement l'un des facteurs de l'alcoolisme, la mauvaise qualité, et d'autre part il met tout l'alcool entre les mains de l'État qui, dès lors, peut à son gré limiter comme il l'entend la consommation. »

Il est certain que fonctionnant à la lettre, un tel système améliorerait infiniment la qualité des eaux-de-vie ; mais il faut compter avec la fraude ; plus les réglementations sont étroites, plus les fraudes sont nombreuses. Le débitant ne possédera pas de fûts d'alcool ; tout sera dans des bouteilles poinçonnées par la Régie ; même, comme le veut M. Alglave, le goulot sera métallique, incassable, et on ne devra débiter que les liquides contenus dans ces flacons ; qui empêchera le débitant de falsifier ces produits ? Le litre coûterait 5 francs d'après le projet de loi, une fraude sur la qualité permettra tout à la fois de réaliser les mêmes bénéfices et de contenter certains acheteurs en leur livrant l'alcool à des prix moindres. Les tripotages seront faciles malgré la bouteille officielle, et dès que celle-ci aura quitté le giron de la Régie, bien fort celui qui pourra affirmer que le contenu restera vierge jusqu'à la dernière goutte. Les analyses inopinées n'empêcheront point cette fraude, car l'alcool détourné pour la falsification ne restera point en évidence comme un défi ; il sera caché bien creux et vendu sans bruit.

Pour la quantité serait-il possible que l'État, suivant l'inspiration du moment, pût tourner la clef pour diminuer la consommation ? Alors on ne se contentera plus de falsifier ; en fraude, on fabriquera pour combler la lacune. Les alambics officiels ne seront plus seuls à fonctionner ; on emploiera des appareils sans état civil.

Et ils sont nombreux les instruments qui deviendront auxiliaires du nouveau genre de fraude. On peut facilement faire de l'alcool sans alambic.

M. Alglave rapporte qu'un grand distillateur, M. Delizy, a montré en 1887 une série d'appareils destinés « à la fabrication clandestine sans alambic ».

« On raconte même qu'un député, pour édifier ses collègues, a logé dans l'armoire destinée à recevoir son chapeau un joli bijou d'alambic capable de produire par jour un demi-hectolitre d'alcool, c'est-à-dire de frauder à l'État 90 francs chaque soir. » Faudra-t-il, pour empêcher de tels agissements, mettre sous scellés les casseroles ?

Toutefois, avant de condamner un système, il est bon de considérer les résultats obtenus par sa pratique ; or en Suisse et en Russie un essai de monopolisation a été fait, différent pour le détail du projet français, mais très comparable quant au fond. Une commission parlementaire fut chargée de mission pour étudier en Suisse et en Russie l'application de la mesure.

Se basant sur les statistiques officielles, il paraît que tout va pour le mieux en ces pays. Or, pour ne parler que de la Russie, si nous en croyons un mémoire publié par Sikorsky (1) en 1897, les grandes espérances fondées sur le Monopole ont été trompées. On mettait hors de consommation les alcools supérieurs, on fermait les débits de vins appartenant aux particuliers ; on créait des magasins où l'eau-de-vie était vendue par les employés de l'État avec défense formelle de consommer sur place.

(1) SIKORSKY. — *Questions de neurologie et de psychologie médicale*, 1897, vol. II, pages 327-361.

Bref, c'était la qualité rêvée en quantité modérée. Et l'alcoolisme a continué ses ravages comme auparavant. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur ce point, en étudiant la législation comparée des divers pays au point de vue de la lutte contre l'alcoolisme.

Nous disons donc que le Monopole de l'alcool, tel qu'il est actuellement conçu, semble une réforme inutile.

Elle implique la suppression d'un privilège, celui des bouilleurs de crû, ce qui en réalité ne frappe que les petits propriétaires, les moins fraudeurs.

Le Monopole pourrait améliorer un peu la qualité, mais d'une façon inconstante et point du tout fatale, la fraude étant toujours possible.

La quantité, point important du problème, ne serait pas diminuée, car une mesure administrative ne calmera pas l'assouffement du peuple, et devant des réglementations aussi fermes, la fraude s'organisera, véritable plan de bataille secret, pour passer entre les obstacles.

D'ailleurs une comparaison fera bien comprendre l'impossibilité absolue de réagir violemment contre la quantité : la morphine est délivrée dans les pharmacies seules, et seulement en vertu d'une ordonnance médicale, légalement périmée par un premier usage. Or, il n'est pas un morphinomane qui ne puisse se procurer, et surabondamment, la quantité de poison nécessaire à ses factices besoins.

M. Reille (1) soutient un projet de loi déposé par MM. Siegfried et Béranger sur le bureau du Sénat. Il

(1) M. REILLE. — L'alcoolisme et son remède. A propos du Congrès contre l'abus des boissons alcooliques ouvert à Paris le 4 avril 1899. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, juin 1899.

consiste à diminuer et à limiter le nombre des cabarets. Quelques conseillers municipaux combattent ce projet.

Certes, la disparition d'un grand nombre de débits pourrait présenter des avantages; cela éviterait quelques débauches d'occasion, celles qui sont amorcées par l'enseigne alléchante au hasard de la rencontre.

Mais l'hydre social de l'alcoolisme n'en serait point détruite. L'ouvrier qui boit boira encore. Un nouveau groupement se fera de tous les alcooliques fréquentant les 30.000 débits parisiens; leur assiduité se reportera sur les 19.000 restants et fera la fortune de ces derniers. Aux soirs de paie, selon la coutume, on trinquera; et s'il n'y a plus de cabaret en face l'atelier, on gagnera celui de la rue voisine; cela coûtera seulement quelques pas de plus. L'exemple de la Hollande est suggestif à cet égard.

Nous pensons qu'on doit trouver ailleurs la vraie médication sociale, qu'ailleurs est le pivot thérapeutique capable d'améliorer la race et de la soutenir. Un tel projet de loi serait peut-être un utile adjuvant par cela même qu'il supprimerait quelques occasions, mais il ne faudrait pas qu'en le votant, on croie accomplir un acte très utile et qu'on s'endorme ensuite dans une fausse sécurité. Il vaudrait mieux s'abstenir. En un mot, il ne faut pas oublier, parce qu'on a fait preuve d'activité en prenant une mesure très médiocre, qu'il est d'autres réformes très utiles qui seules méritent d'être défendues avec acharnement et opiniâtement poursuivies.

CHAPITRE IV

La thérapeutique rationnelle. — Education sociale.

Victor Hugo écrit quelque part (1) : « L'unique péril social, c'est l'ombre. Humanité, c'est identité. Nulle différence, ici-bas du moins, dans la prédestination. Même ombre avant, même chair pendant, même cendre après. Mais l'ignorance, mêlée à la pâte humaine, la noircit. Cette incurable noirceur gagne le dedans de l'homme et y devient le Mal. »

Et quelques pages plus loin, parlant de ces tristes êtres, de ces Misérables qui gravitent dans les bas-fonds : « Que faut-il pour faire évanouir ces larves ? De la lumière, de la lumière à flots. Pas une chauve-souris ne résiste à l'aube. Éclairez la Société en dessous. »

Nous sommes tentés d'ajouter : Éclairez-la aussi par en haut. Le sommet est bien souvent presque aussi mauvais et plus dangereux, car c'est vers lui qu'on aspire, c'est lui le chef qui conduit le grand orchestre humain.

(1) VICTOR HUGO. — *Les Misérables*, 3^e partie, p. 64.

Mais quels moyens mettre en œuvre pour éclairer ? Doit-on prêcher ? C'est la solution qu'on a voulu donner au problème de prophylaxie sociale anti-alcoolique. Depuis longtemps déjà l'Angleterre a de cette manière entrepris la lutte. De nombreuses sociétés anglaises se sont donné la mission de fonder une ligue de la jeunesse abstinente.

Elles organisent des conférences. Les écoles publiques sont un lieu de propagande colossale. « Dans un but fort louable, on met sur le compte des boissons tous les malheurs physiques et moraux, tous les crimes et toutes les débauches qui ont affligé l'humanité depuis ses premières origines jusqu'à nos jours... On indique aux enfants les quantités relatives d'azote contenues dans le fromage de gruyère ou la morue salée d'une part, et dans la bière forte ou l'eau-de-vie d'autre part. On donne des notes, on fait passer des examens de fin d'année sur ces différentes questions, et à l'heure qu'il est plus de treize millions d'enfants sont soumis à cet enseignement un peu singulier de la tempérance... »

Innombrables sont les naïfs manuels décrivant, en de suggestives historiettes, les méfaits de l'alcool.

En Suisse, l'enseignement anti-alcoolique est devenu officiel par un décret du Conseil fédéral (février 1892), en Norvège par une loi du 4 novembre 1892. La France s'est mise à la remorque, et le programme de cet enseignement est développé par M. Marillier en 1897 (*Journal officiel*, 17 mars).

Quelle peut être l'utilité de telles mesures ? En admettant que tous puissent bien comprendre le danger de l'alcool, depuis les enfants des écoles jusqu'aux malades

des hôpitaux, en résultera-t-il un grand bénéfice social ? La meilleure réponse est celle-ci : personne au monde mieux que le médecin ne saurait apprécier les crimes de l'alcool, et cependant on rencontre des médecins qui s'alcoolisent. Il ne suffit pas de savoir, il faut encore pouvoir. Dénoncer le mal, essayer, vainement on non, d'en faire comprendre la portée, ce n'est pas remédier à ce mal. Il est impossible d'arracher une habitude sociale sans la remplacer par d'autres ; il faut une proie au désœuvrement populaire ; on ne lui fera pas lâcher celle qu'il possède, même en lui démontrant qu'il en meurt.

La vie des peuples est comparable à la vie des corps. La Société est un organisme. Des lois comparables président au développement de tous les fonctionnements. Tout ce qui vit constitue un milieu plongé dans un autre milieu. Les conditions du maintien de la vie se résument en ceci : la résistance et l'adaptation. La résistance, car tout est conflit ; l'adaptation, car elle est l'essence même de la résistance, par ce fait que la résistance consiste dans l'établissement d'un perpétuel équilibre qui doit être établi par le jeu du corps organisé et à son profit, en fonction des influences ambiantes.

Si telle est la résistance, elle ne peut subsister que par les multiples adaptations.

Et quoique ces deux phénomènes semblent se contredire (l'adaptation semble le signe de la défaite, car elle implique une force plus puissante qu'elle), on voit qu'en physiologie ces phénomènes sont nécessairement unis : l'adaptation c'est la soumission qui permet la résistance à la mort. Ces adaptations sont de tous les instants, dirigées par les centres nerveux, servies par les vaso-moteurs,

probablement réalisées par un mécanisme cellulaire intime encore inconnu.

L'adaptation, pour ne point être dangereuse, doit procéder par gradations quasi insensibles. Avec le ressort normal d'un organisme jeune et sain, il peut y avoir un luxe d'adaptations brusques ; à tous, il nous est arrivé de quitter une température surchauffée pour être soumis à une température glaciale. Ces deux conditions extérieures exigent un état très différent de statique sanguine par exemple. Très rapidement le nouvel état est constitué. Mais qu'un vieillard joue ce jeu dangereux : il lui arrivera de tomber, frappé de congestion massive ; les phénomènes ambiants ont brusquement changé ; l'adaptation n'a pu être créée assez rapidement par un organisme rouillé. Il y a eu une incompatibilité passagère dans le conflit perpétuel, et l'organisme a été la victime non pas des éléments qui l'ont tué, mais de la faiblesse de ses propres moyens de défense qui, surmenés, ont failli à leur tâche. Comme on le voit, les lenteurs, les gradations sont les conditions de succès dans cette lutte, et bien des ouvriers plongeurs, contraints de travailler dans des cloches à air comprimé, sont morts victimes de décompressions rapides qui exigeaient d'eux des adaptations trop brusques. Les tempêtes atmosphériques, les variations de pression barométrique sont, pour des raisons analogues, fatales à nombre de malades chroniques.

« Il n'y a pas de saut dans la nature », disait Leibniz, et la seule exception qui peut-être existe, est celle du nouveau-né, brusquement plongé dans un milieu nouveau, et dont l'organisme, doué de tendances fonctionnelles données, est obligé en quelques instants de les orienter

dans un sens bien différent. Le passage de la vie sanguine à la vie aérienne exige un équilibre nouveau, qui doit s'établir vite, et dont l'enfant est parfois victime.

Ainsi, pour que tout se passe à souhait dans un organisme vivant, il faut une série d'adaptations aussi lentes et graduées que possible. Il en va de même, nous l'avons déjà dit, dans la Société. On peut dire qu'elle fonctionne par habitude.

Quelle peut être l'origine des habitudes sociales ?

Si nous voulons considérer la Société en ne différenciant plus les milieux suivant la richesse, mais suivant l'esprit et les tendances, nous pouvons dire : le gros de la foule, qui constitue la majeure partie des hommes, c'est cette grande collectivité vivant avec un idéal tout fait, sans tenter de franchir les bornes de nos connaissances, sans piétiner les conventions sociales ; cette masse presque inconsciente s'avance aveuglément vers l'avenir, guidée étroitement par la pensée des autres, de ces esprits d'élite qui forment l'avant-garde sociale, les grands savants, les grands littérateurs, tous ceux qui suffisent à donner à leur siècle un cachet spécial, une tendance particulière ; ils ont conçu un idéal et ils l'imposent aux autres à l'insu de ceux-ci. Le génie de ces quelques hommes fait le génie d'une époque. Enfin à l'arrière-garde, tout à fait en queue, on peut voir les Misérables, ces malheureux qui en puissance d'une hérédité mauvaise naissent aliénés et peuvent devenir criminels : ceux qui, sains quant à leur innéité, se criminalisent par l'éducation, bref, cette triste phalange cheminant sur la crête étroite qui sépare le bagne de l'asile d'aliénés ; suivant les circonstances ils verseront

d'un côté ou de l'autre. Il leur est difficile, quoique mêlés à la foule bourgeoise, de s'aveugler comme elle vers un but tracé par cette élite éclairée qui tient les guides et mène le monde.

L'adaptation est la condition essentielle de la vie des corps, mais on peut croire que dans la Société, si la grande masse s'adapte au genre de vie qui lui est en quelque sorte fixé, l'élite ne s'adapte pas, mais adapte les autres à ses propres idées ; en sorte qu'il y a bien comme résultat une adaptation générale ; mais il y a une passivité dans l'adaptation des foules, au contraire une activité consciente et voulue dans celle des grands hommes qui fixent en quelque sorte des lois d'adaptation auxquelles les autres se soumettent, créant ainsi une différence visible entre le déterminisme naturel et l'évolution sociale.

Les criminels et aliénés peuvent être considérés comme des échappés ne réalisant ni l'une ni l'autre des conditions nécessaires, c'est-à-dire ne rentrant ni dans la classe des adapteurs ni dans celle des adaptés. Aliénés ou responsables, ils constituent le déchet de la Société, intimement mêlés à celle-ci, profitant des progrès réalisés pour perfectionner leur technique destructive, dangereux par l'exemple pour quelques individualités prédisposées, mais impuissants à détourner l'essor et les tendances générales qui, malgré l'avis des pessimistes, sont susceptibles de se perfectionner et de s'idéaliser.

Puisque l'alcool est une habitude, et qu'une certaine classe est la maîtresse de nos habitudes, capable de les réformer en changeant les tendances, comment cette classe pourrait-elle accomplir une telle œuvre d'hygiène sociale ?

Ce ne sont point des enseignements bien conduits qui changeront un *primum movens*. Il faut tenter de créer d'autres habitudes. Les étrangers ont commencé bien avant nous. Ceci nous amène à parler des établissements de tempérance. Nous indiquerons le principe de ces institutions ; nous les analyserons succinctement. Nous en profiterons pour comparer l'œuvre de la législation à l'œuvre de la propagande (1).

ÉTATS-UNIS

Aux États-Unis, l'alcoolisme commença ses ravages vers le commencement du siècle, lors de la guerre de l'Indépendance. Le climat froid favorisa l'abus du whisky et l'immigration d'Allemands, d'Irlandais et de Scandinaves donna une impulsion plus forte aux habitudes d'intempérance.

Dans ce pays, la réaction est presque immédiate, et les lutteurs anti-alcooliques sont divisés en deux camps : les *Suasionists* et les *Legalists* suivant les préférences de chacun pour la propagande morale ou pour l'intervention légale. L'œuvre des *Suasionists* surtout fut prospère. La première société de tempérance fut créée en 1808 dans l'État de New-York. Une autre naquit à Boston en 1813. *L'American Temperance Society* fondée en 1826 à Boston

(1) Les documents relatifs à la législation comparée des divers États sont empruntés à la très intéressante étude de M. E. Fochier : *l'Alcoolisme devant la loi pénale*. Paris 1900, pages 58 et suivantes. — La plupart des renseignements sur les cafés de tempérance sont empruntés à un article de M. le P^r Richard : *Revue d'hygiène et de police sanitaire*, 1897.

par le Dr Henri Ware eut une influence considérable. L'abstinence totale, le *teetotalism* devint bientôt la règle. En 1885, il y avait 8.000 sociétés comptant plus de 1.500.000 adhérents. La plus importante est la *Société des Bons-Templiers*.

Voici les résultats obtenus :

Consommation en 1840.	2,52	gallons à 50° par tête	
— 1850.	2,23		—
— 1860.	2,86		—
— 1870.	2,07		—
— 1880.	1,26		—
— 1890.	1,40		—
— 1892.	1,50		—

Le gallon vaut 3 litres 78.

Les *legalists* se partagent en prohibitionnistes et non prohibitionnistes suivant qu'ils admettent ou non le principe de prohibition absolue de la fabrication et de la vente des alcools. Ces idées sont devenues des armes dans les luttes politiques.

L'État du Maine seul a érigé le système prohibitionniste en loi constitutionnelle (1884); depuis 1835 on préparait la voie. L'alcool n'est toléré que « pour un usage religieux, médical ou scientifique ». Un agent dans chaque ville, employé municipal, est seul chargé de la vente des alcools.

Les peines infligées, en cas d'infraction à la loi, sont très sévères. Seize autres États ont adopté le système,

mais depuis quelques années dix l'ont abandonné, de sorte qu'actuellement, en comptant l'État du Maine, sept États américains seulement possèdent cette législation. Le système est mauvais, car : 1° on peut remarquer que entre 1880 et 1890, époque où surgirent les entreprises légales, le taux de la consommation commence à s'élever un peu ; 2° la Constitution des États-Unis règle le commerce entre États, et de grosses difficultés s'élèvent au sujet des échanges entre États prohibitionnistes et non prohibitionnistes.

Le système de l'option locale est admis par seize États, dans le Sud. Les villes ont la faculté de décider la liberté ou la défense de la vente des alcools.

Le monopole des débits, faisant les débitants fonctionnaires, a été essayé dans la Caroline du Sud en 1893. Il n'a pas réalisé les espoirs conçus.

En résumé, c'est l'initiative personnelle qui a donné quelques résultats en Amérique. L'intervention légale, ou plutôt les diverses interventions légales, n'ont point fourni de bénéfice hygiénique appréciable. On ne peut s'empêcher d'admirer la précocité et la ténacité des efforts du peuple américain. L'Ancien-Monde n'a que plus tardivement entrepris la lutte.

ANGLETERRE

L'Anglais est très intempérant ; le gin est la boisson nationale anglaise. Et ce qui prouve bien que les perturbations politiques ont une influence souvent prépondérante sur les variations de la sobriété nationale, c'est que

l'Anglais était jadis très sobre. Le goût des boissons fermentées s'est développé pendant la campagne des Pays-Bas. Plus tard les Puritains furent d'une austère sobriété, les Cavaliers au contraire étaient d'une intempérance notoire. Cette rivalité spéciale doublait la rivalité politique.

La première mesure que l'on prit eut un caractère tout fiscal. En 1735 on frappa les eaux-de-vie d'un droit très élevé. Le résultat fut une organisation frauduleuse destinée à tromper le fisc. Les débits clandestins se multiplièrent.

Le *Tippling Act* interdit alors la vente des alcools sauf aux détaillants autorisés.

En 1830 on favorisa la consommation de la bière dans le but de diminuer celle des spiritueux. On promulgua le *Beer Bill*. La mesure resta vaine : on consomma plus de bière, mais autant d'eau-de-vie. D'ailleurs une croyance populaire fait de l'eau-de-vie une nécessité pour les buveurs de bière.

L'ère de l'apostolat commence alors, et c'est le P. Mathew qui en est le plus ardent lutteur. On peut dire qu'en 1838, commençant par l'Irlande pour continuer sa croisade dans toute l'Angleterre, il consacra sa vie à la noble cause de la tempérance, avec tant d'énergie communicative qu'il fit d'innombrables convertis. Durant les neuf premiers mois il en recruta 156.000. La lutte dura de longues années, et si les succès se refroidirent dans la suite, la tentative fut néanmoins fructueuse.

Des efforts législatifs ont été faits encore. En 1872, le *Licensing Act* établit la patente pour les débits de boissons. L'effet, excellent au point de vue fiscal, fut hygiéniquement très douteux.

Les sociétés de tempérance et les cafés de tempérance se sont multipliés de nos jours. Ces établissements étaient tout d'abord sans luxe ni confort : ils ne réussirent pas. Maintenant ils rivalisent de luxe avec les cafés ordinaires et ils se sont fort multipliés. Londres est à cet égard la ville la mieux dotée. C'est l'aboutissant de la formidable campagne dont le P. Mathew a eu l'honneur d'être le promoteur.

On assiste donc en Angleterre aux efforts parallèles de l'initiative privée et des pouvoirs publics. On peut juger des effets de l'un et de l'autre par la considération suivante : il y a dans le Royaume-Uni 5 millions d'abstinents, membres des sociétés et clients des cafés de tempérance. Or la consommation des alcools n'a pas baissé. Donc il y a une alcoolisation plus forte que jadis d'une partie de la population, puisque les non-abstinents absorbent en plus la part laissée par les autres.

Bref, la législation, loin d'enrayer la marche de l'alcoolisme, a été impuissante à empêcher son développement graduel.

ÉTATS SCANDINAVES

L'étude des moyens employés et des résultats obtenus dans ces pays est particulièrement intéressante. La Suède et la Norvège étaient des pays fortement alcoolisés il y a plus d'un siècle. Dans chacune de ces deux nations, des mesures successives furent prises, très diverses et analogues à celles que nous citons pour les autres pays (impôts, surveillance de l'État, etc...); elles

sont restées vaines. Mais rien n'est plus curieux au point de vue de la conception, et plus encourageant quant aux résultats que le *système de Gothenbourg*, encore appelé *système de Bergen* du nom des premières villes où il fut appliqué.

Né à Gothenbourg en Suède (1865) et à Bergen en Norwège, il est dû au fonctionnement de certaines sociétés de tempérance appelée *bolags* (Suède), *sambags* (Norwège). Ces sociétés sont montées par actions, et prennent en main tous les débits d'une localité ; les débitants deviennent les agents de ces sociétés ; ils vendent à la fois des alcools et des boissons hygiéniques. Un traitement fixe les rétribue, mais en plus ils ont droit à un bénéfice en rapport avec le chiffre d'affaires réalisé par la vente des boissons hygiéniques ; aucun profit à tirer de la vente de l'alcool et des liqueurs ; mieux vaut pour le vendeur faire une bonne réclame pour les liquides non alcoolisés. De plus le cabaret est organisé d'une manière aussi peu attrayante que possible ; pas de sièges pour s'asseoir, défense de fumer, pas de crédit, défense de parler haut. Dès que la consommation est servie, prière de se hâter et de sortir. Au contraire, à côté du débit d'alcool, un local spécial est aménagé avec confort ; là on consomme les boissons non alcooliques.

Les heures d'ouverture des débits sont rigoureusement réglementées, et de telle sorte qu'il soit impossible à l'ouvrier d'y perdre sa paie, puisque le samedi soir, l'heure de la fermeture précède celle du règlement des comptes dans les ateliers. et que les débits n'ouvrent pas avant le surlendemain.

Les bénéfices pécuniaires obtenus par ces sociétés sont

très considérables; en Suède, ils alimentent la caisse des communes; en Norwège, on les emploie à la fondation et à l'entretien d'asiles, d'hospices, de bibliothèques populaires.

Parallèlement au système de Gothenbourg, la société des Bons-Templiers et les associations analogues faisaient dans les États scandinaves l'œuvre apostolique qu'elles s'étaient donné mission d'accomplir dans tous les pays, et recrutaient des adhérents pour l'abstinence. Elles fondaient nombre de cafés, de locaux hygiéniques. En 1896, il y avait 120.000 abstinents en Norwège; en Suède 300.000 abstinents.

Les résultats du système de Gothenbourg sont très appréciables, surtout en Norwège. Depuis 1877, la consommation baisse sans interruption.

En Suède, consommation en 1876 6 l. 19 par tête.

—	—	1880 4 l. 10	—
—	—	1885 4 l.	—
—	—	1896 3 l. 50	—

En Norwège, consommation en 1876 3 l. 35 par tête.

—	—	1880 2 l. 40	—
—	—	1885 1 l. 75	—
—	—	1890 1 l. 50	—

Toutefois, il a semblé que la consommation de la bière se soit beaucoup accrue. C'est un mauvais appoint. Voici un deuxième point noir : la Norwège a adopté le principe de l'option locale qui laisse chaque ville libre d'autoriser

ou de supprimer par voie plébiscitaire tous les débits de son territoire. Les femmes ayant le droit de prendre part au vote général, il en est résulté une disparition presque complète des débits sur le territoire norvégien. Mais, tant il est vrai que, même dans les œuvres de rédemption sociale, il ne faut point aller trop vite, le résultat qui semble parfait a été détestable : les Norvégiens se sont enivrés à domicile avec des boissons nouvelles, l'éther par exemple.

En résumé, les pays scandinaves, après avoir tenu un rang fort triste au point de vue de l'alcoolisme, sont aujourd'hui, malgré les faiblesses que nous venons d'indiquer, à la tête des nations sobres. Ce beau résultat est dû à l'effort national individuel. Les mesures légales, dans le genre de l'option locale, n'ont produit que des résultats pour le moins négatifs.

ALLEMAGNE

La législation protège l'alcoolisme, car il est dans ce pays le fruit de l'industrie, et le but principal de toute législation est, non seulement de ne pas nuire aux richesses concrètes de la nation, mais encore de chercher à les développer. Une loi de 1887 soutient les petites distilleries contre la concurrence des grands établissements en élevant l'impôt avec la production; en 1895, une nouvelle loi complète et régularise la première, établissant la progression de l'impôt suivant l'importance de l'établissement.

Quant à la propagande anti-alcoolique, elle fait bien peu de progrès. La Croix-Bleue a recruté dans l'Est quelques milliers d'adhérents.

La lutte est engagée surtout, mais sans grand succès, en Bavière et dans le Wurtemberg. Il y a dans Stuttgart trois cafés de tempérance. Ils ont le « genre » de nos crémeries parisiennes.

Dans le reste de l'Allemagne, le mouvement s'ébauche; il n'y a guère encore que des tendances; il faut signaler les efforts de M^{me} Hoffmann à Brême. Les lois répressives visant l'ivresse sont moins complètes en Allemagne que dans les autres pays.

La consommation y est à peu près stationnaire :

En 1880 4 l. 20 d'alcool par tête.

En 1894 4 l. 40 — —

L'Autriche possède une organisation législative voisine de celle de l'Allemagne. L'alcoolisme semble y progresser :

En 1886 3 l. 50 d'alcool par tête.

En 1893 4 l. 03 — —

RUSSIE

L'ivrognerie est depuis longtemps fréquente en Russie : l'alcoolisme y est très rare, y fut très rare surtout au commencement du siècle, avant certaines lois qui peut-

être allèrent à l'encontre du résultat cherché. En effet le paysan russe se grisait complètement un certain nombre de fois et dans l'intervalle ne buvait pas d'alcool. La résultante sociale était toutefois peu favorable, puisque en dehors de l'alcoolisme chronique fort rare, les crimes et délits étaient nombreux à cause de ces cas fréquents d'ivresse. On voulut d'abord, pour réagir, abaisser le prix des alcools pour que le paysan pût journellement en consommer un peu ; on pensait que l'alcoolisme aigu diminuerait de fréquence. En 1860 on abaisse les droits sur les alcools ; c'est à ce moment que se développe un peu l'alcoolisme chronique, celui qui résulte davantage d'une imprégnation journalière que de la consommation exagérée, mais intermittente. Le cabaretier était toujours l'agent de ruine ; en 1865 on augmente de beaucoup le taux des licences pour les tenanciers de débits. Enfin, en 1885 on adopte une loi tendant à supprimer les débits ou tout au moins à atténuer ce qu'ils ont de particulièrement dangereux ; ils sont classés en deux catégories : dans les uns on pourra consommer sur place, mais ils devront être en même temps des restaurants (*traktirs*) et l'on pourra y trouver aussi des aliments. Les autres sont des magasins d'où l'on peut emporter l'alcool, mais où l'on ne peut s'attabler pour boire ; ils perdent le caractère de cabarets.

L'œuvre fut à peu près vaine ; le consommateur sort du magasin à alcool et boit en pleine rue ; les cas d'ivresse publique se multiplient ; puis, résultat inévitable d'une mesure légale, la fraude intervient ; beaucoup de *traktirs* officiels sont de vrais débits officieux ; des cabarets clandestins s'organisent.

Depuis 1895, on essaie dans un certain nombre de provinces russes l'application d'un système depuis longtemps à l'étude : le Monopole. C'est un monopole de vente. La Régie se charge de faire pénétrer les alcools (ils proviennent en partie de l'étranger, en partie des distilleries locales) ; l'administration assure la rectification. La vente a lieu dans des bureaux où la consommation sur place est interdite. Les bouteilles sont bouchées et cachetées par la Régie. Les heures de vente sont rigoureusement limitées.

Le résultat fiscal est excellent ; mais pour l'hygiène, il semble bien qu'on ait fort peu gagné. L'eau-de-vie est plus pure étant rectifiée par l'administration, mais nous avons dit que ce n'était pas le point important du problème. L'habitude de boire dans la rue a résulté de l'impossibilité de consommer au cabaret. Les renseignements officiels sont en faveur du Monopole russe. Ils nous apprennent que, dans les provinces où ce régime est en vigueur, les dépôts dans les caisses d'épargne sont plus nombreux et que l'on fait une plus grande consommation de thé et de sucre.

Toutefois, nous l'avons dit, le Russe est plutôt sobre avec quelques intermittences ; il fait parfois une fugue dans le domaine de l'alcoolisme aigu. Les mesures qui s'étendront peut-être un jour à toute la Russie, faisant de l'alcool un revenu public, ne pourront que compléter l'œuvre des premières lois de 1860 : transformer le consommateur d'occasion en un client journalier, ce qui fatalement donnera libre champ à l'alcoolisme chronique.

SUISSE

Depuis 1878, la consommation de l'alcool est tombée en baisse de plus de moitié. Elle était de 5 l. 20 d'alcool par tête d'habitant, et en 1894, la statistique indique 2 l. 90. Le régime actuel des boissons date de 1886-1887. La Régie fédérale est chargée de toutes les questions relatives à la fabrication et à la rectification des eaux-de-vie de grains et de féculents. La production nationale des alcools de vin ou de fruits ne tombe pas sous le coup du Monopole. Les cantons sont libres de réglementer comme ils l'entendent les débits situés sur leur territoire. Le dixième des bénéfices doit être employé à la fondation de sociétés ou d'établissements de bienfaisance et à la propagande anti-alcoolique.

D'après les documents apportés par M. Fochier dans sa thèse, il semble que le bénéfice fiscal ait été peu appréciable. Au point de vue de l'hygiène, le résultat est assez favorable; mais la Régie a déjà consenti à verser dans l'alcool rectifié un peu de *fütel*, c'est-à-dire d'impureté des eaux-de-vie industrielles, pour donner un bouquet recherché par le consommateur. Dans cette faiblesse on peut clairement lire la tendance dangereuse qui sacrifie le vrai but, la santé publique, à la spéculation nécessaire pour remplir la caisse publique. C'est la condamnation très nette d'une intervention légale; il est triste de constater que la question fiscale prime l'autre.

Monsieur le pasteur Rochat s'est fait en Suisse l'apôtre de la tempérance. En 1877 il fonda la société de

la Croix-Bleue. Il veut guérir les alcooliques par l'exemple de la tempérance. D'autres associations ont été fondées dans la suite : celle des Bons-Templiers a quinze loges de propagande dans le pays helvétique. Il existe 149 établissements où l'on ne consomme pas de boissons alcooliques. Ces efforts ont été couronnés de succès, puisque la consommation de l'alcool a diminué en Suisse d'une façon très notable. Toutefois les quantités de vin et de bière absorbées sont encore très fortes.

Quant au Monopole, il a le tort de ne comprendre ni les vins ni les eaux-de-vie naturelles ; chose plus grave, dans l'état actuel de son organisation, il laisse deviner des tendances plus fiscales qu'hygiéniques. Et le signe qui montre qu'en Suisse les établissements de tempérance font plus que le Monopole, c'est ce cri des cabaretiers suisses exhalé dans leur journal : « Les jeunes médecins et les abstinents vont bientôt être plus funestes pour notre population vinicole que le phylloxéra. »

PAYS-BAS

L'impôt sur les boissons, surélevé à diverses reprises, n'a aucunement enrayé la marche de l'alcoolisme en Hollande. En 1875, la consommation de l'alcool s'élevait à 5 litres par tête d'habitant, et cependant depuis 1852, *l'Union Néerlandaise*, société de tempérance, recrutait des adeptes (elle en compte aujourd'hui 10.000). En 1875, *le Volksbund*, commence aussi la croisade. Il compte 3.000 membres.

La loi du 18 juin 1881 est la première mesure législative sérieuse qui mérite d'être signalée. On règle les conditions dans lesquelles pourront être concédées les licences de cabarets ; dans chaque commune le nombre de ces établissements est réglé suivant le taux de la population. Le nombre des cabarets doit diminuer en de grosses proportions, mais nous sommes encore dans la période transitoire, durant laquelle libre pratique est laissée aux débits qui existaient, afin de ne léser aucun des droits acquis. En 1901, les vingt années de ce régime spécial seront écoulées, et la loi aura son application intégrale. Toutefois le nombre des cabarets a déjà beaucoup diminué. L'alcoolisme n'a malheureusement pas suivi la même marche descendante. D'ailleurs, dès 1881, on pouvait constater que les provinces les plus alcoolisées n'étaient point celles qui possédaient le plus de cabarets. Pas de corrélation entre le nombre des débits et le chiffre de litres d'alcool par tête d'habitant. La seule mesure légale qu'ait pris la Hollande était en somme, dès sa naissance, frappée de stérilité, puisqu'on négligeait de voir les enseignements donnés par l'état même des choses, et qu'on légiféra pour diminuer le nombre des débits, alors que le non-parallélisme entre ce nombre et la consommation prouvait l'inutilité d'une semblable mesure.

En Belgique, rien n'est fait encore. C'est cependant avec la France la nation qui s'alcoolise le plus. La question du Monopole tel qu'on l'entend en ce pays réglerait seulement la production des alcools. Pour la vente, c'est-à-dire pour l'organisation des établissements de consommation, M. Le Jeune a déposé en 1878 au Sénat une proposition d'après laquelle il serait nécessaire, pour vendre des alcools,

d'obtenir une *dispense de prohibition* car la vente au détail serait interdite. Le nombre de ces dispenses serait proportionné au nombre des habitants. On s'opposerait à la vente de certaines liqueurs comme l'absinthe. Tout cela n'est encore qu'à l'état de projet ; la question du Monopole est en suspens devant les Chambres.

En France, il existe quelques restaurants de tempérance. Toutefois, il faut dire que la France est encore bien en arrière. La prospérité de tels établissements n'est possible qu'avec une clientèle toute faite d'abstinents et de tempérants, recrutée parmi l'élite de la nation. Elle créera un courant populaire vers ces nouveaux cafés. La *société des Bons-Templiers*, celle de la *Croix-Bleue*, l'*Alkoholgnerbund*, la *Société contre l'abus des boissons spiritueuses* ont entrepris cette tâche. Mais pour réussir il faut soigneusement se garer d'un écueil, celui qui frappe d'infécondité l'enseignement anti-alcoolique. Les Anglais pour leurs établissements de tempérance l'ont bien compris : ce qui explique leur succès. Le côté philanthropique de l'œuvre doit être soigneusement caché (1). « Nous ne sommes pas des philanthropes, notre but est de gagner beaucoup d'argent », disent-ils. Au fond, ils sont bien philanthropes, et des meilleurs, mais ils le dissimulent ; ils comprennent que l'homme n'aime point à être corrigé, patronné. Nous disions tout à l'heure que prêcher ne pouvait réussir ; avoir l'air de faire une charité n'aboutit-

(1) Cette idée est empruntée à un article de M. le professeur Richard : *Revue d'hygiène et de police sanitaire*, 1897.

rait pas mieux. L'idéal est de cacher la moralité de l'œuvre sous les apparences d'une entreprise commerciale.

Et puis surtout, point de brusquerie. Il faudra mettre beaucoup de temps pour imposer de telles substitutions d'habitudes. Qué l'on nous permette de parler encore une fois d'adaptation (tout n'est-il pas en effet contenu dans ce mot ?), nous dirons que la douleur est le phénomène subjectif qui traduit soit un défaut d'adaptation, soit les rapides phénomènes organiques réalisant une adaptation brusque : l'enfant qui naît le traduit par ses cris.

Il est nécessaire que, pour une orientation sociale nouvelle, on cherche à obtenir cette très lente gradation, possible sans nulle douleur, et même sans nulle sensation. Car la sensation pourrait devenir le point de départ d'une réflexion, et tout le côté moralisateur se présenterait à l'esprit des foules ; nous le répétons, ce serait l'échec du système.

Il est nécessaire que l'élite dirigeante soit éclairée ; c'est par l'attraction qu'elle sera bienfaisante. Elle agira puissamment sous les dehors d'un commerce productif ; mais seuls les succès sociaux seront pour elle de fructifiants bénéfices. Nous ne parlons pas maintenant des malades, mais des curables qu'on peut guérir par la réforme des habitudes. Il ne faudra pas, parmi les éclairés, de snobs tentés de descendre l'échelle pour goûter aux sensations d'en bas. Les tendances devront être bien autres. Nous sommes encore loin de cette époque rêvée, puisque la lenteur est la condition du succès.

Pourquoi ne pas supposer qu'à ce moment-là, après avoir vu les tristes vérités de la veille, celles que nous vivons aujourd'hui, notre race poursuivra, animée de saines

espérances, la réalisation de quelque salutaire idéal ? Tous agissant par les mêmes mobiles, marchant vers le même but, il n'y aura plus de place pour de malsaines adaptations. Le règne du snobisme, cette caricature de l'esthétisme, aura disparu devant la royauté absolue du Beau.

Dans une discussion à la Société d'anthropologie de Lyon (février 1898), M. le professeur Lacassagne, répondant aux arguments de M. Pélagaud et insistant sur des conclusions apportées par M. Mayet, fait ressortir diverses causes de l'alcoolisation : l'imitation, l'amour malheureux ou l'absence d'amour. Parlant de l'émigration qui enlève une grande partie de la lie sociale, il dit : « Je compare un peu l'alcoolisme à cette dérivation, et je crois qu'on pourrait presque l'appeler une émigration à l'intérieur. En effet il sévit avec plus d'intensité dans les bas-fonds populaires et en amène la disparition précôce, d'où moins de crimes, moins de délits. » Et le remède préconisé par l'orateur, c'est non point la loi rigoureuse qui punit sans convaincre, non point une réglementation ou un Monopole qui tout au plus auraient un intérêt fiscal sans jamais arriver à un bénéfice hygiénique notable ; le remède n'est point non plus dans la fondation de sociétés de tempérance qui ne sont que des palliatifs et ne tirent leur bienfaisant effet que de l'influence éphémère d'un apôtre ; le grand remède est dans l'imitation et l'éducation sociale ; le grand effort doit partir d'en haut (1), de

(1) Il semble d'ailleurs qu'on commence à s'engager dans la bonne voie, puisque, en interrogeant les vieux « serveurs », M. le professeur Lacassagne a recueilli ce renseignement : autrefois, pour un grand dîner, on comptait trois bouteilles de vin vieux par convive ; aujourd'hui une suffit largement pour trois personnes. (*Société d'anthropologie* de Lyon, février 1898.)

la classe instruite qui est la classe moyenne, pour diffuser en quelque sorte dans tous les milieux. Montesquieu n'a-t-il pas dit : « Il y a des moyens pour réprimer les crimes, ce sont les peines ; il y en a pour corriger les mœurs, ce sont les exemples. » Et s'il est vrai que dans une Société des lois sont nécessaires pour régler les choses, on peut dire avec Trélat : « La loi n'arrive qu'au moment où les mœurs qui l'ont devancée sont prêtes à la recevoir (1). »

(1) TRÉLAT. — *La Folie lucide*, p. 322.

CHAPITRE V

Quelques réflexions sur l'assistance des alcooliques.

L'assistance des alcooliques sera très longtemps une nécessité et surtout un devoir social; d'abord parce qu'il y a des malades, puis parce que la race sera, durant de bien longues années encore, aveuglée, et que pour transformer ses aspirations d'utilitarisme et de jouissance en un idéal vraiment élevé, bien des générations s'useront en supposant qu'on puisse un jour atteindre le but.

En essayant d'accomplir les réformes sociales utiles pour la répression de l'alcoolisme, en donnant une orientation meilleure aux tendances générales, en réformant des habitudes malsaines, comment traiter les dissidents, ceux qui inmanquablement et en dépit de toute morale succombent encore aux hasards fréquents des occasions ?

M. F. BARGY (1) préconise dans certains cas les mesures de rigueur : punir l'ivrogne et surtout ses complices.

(1) F. BARGY. — *De l'alcoolisme au point de vue de la prophylaxie et du traitement*. Th., Paris, 1897, p. 90.

Faudrait-il donc remettre en vigueur l'édit de Francois I^{er}, ordonner que :

« Quiconque sera trouvé ivre soit incontinent constitué et détenu prisonnier au pain et à l'eau, pour la première fois; si secondement il est repris, sera battu de verges ou de fouet dans la prison, et tierce fois sera fustigé publiquement, et s'il est incorrigible sera puni « d'amputation d'oreille » d'infamie et de bannissement » ?

Nous pensons que la sobriété ne peut être le résultat d'une police bien faite. La peur d'une sanction n'arrêtera pas celui que toutes les mesures moralisatrices n'auront point arrêté. Il ne faut pas punir les malades, il faut les soigner; il faut essayer de les guérir, quoique la tâche soit, en la circonstance, fort difficile; car chaque fois que le sens moral est assez atteint pour ne point se redresser sous l'influence de l'entraînement social, le cas est désespéré et la thérapeutique restera vaine.

Des traitements médicamenteux ont été essayés. On a préconisé la strychnine et en 1898, on publia l'observation de douze malades traités exclusivement par les injections de strychnine « à dose de 0 gr. 003 à 0.005 pris en une fois (1). Les injections ont été faites environ une dizaine de fois chez chaque malade, et à deux ou trois jours d'intervalle. Dans aucun de ces cas la guérison ne s'est maintenue plus de quelques semaines. Dans deux cas seulement les malades, effrayés par une maladie intercurrente et craignant son passage à l'état chronique, ont renoncé à leur passion. Le seul résultat appréciable du traitement

(1) *Vratch*, 1898, vol. XIX, n° 7, p. 485-488.

par la strychnine est l'amélioration incontestable des troubles gastro-intestinaux et des troubles neurasthéniques. Le sommeil s'améliore considérablement à partir du sixième jour du traitement. » Comme on le voit, c'est un effet suggestif qui agit dans deux cas; la peur devient ainsi moralisatrice.

On a songé à l'hypnotisme comme moyen de traitement des alcooliques. Le résultat obtenu n'est guère encourageant. On a remarqué que les alcooliques étaient très facilement hypnotisables, et que parfois de bons effets suivaient le traitement très ponctuellement suivi, effets se manifestant surtout par une amélioration de l'état général, et parfois par une tempérance relative, durable ou non. Il semble bien qu'en fait de traitement psychique, rien ne vaille la grande suggestion sociale produite par l'exemple des autres. — Quant à l'antiéthylène dont l'Académie de médecine s'entretint en décembre 1899, elle n'a pas encore fait ses preuves. Il semble que M. Legrain (1) ait raison d'affirmer qu'en fait de sérum antialcoolique, rien ne vaut « une infusion d'un peu de volonté dans beaucoup d'eau ».

Il y a deux portes de sortie pour ceux qui, ne pouvant s'adapter au mécanisme normal des choses, sont rejetés hors du courant social : la prison, l'asile. Puisqu'on ne peut moralement pas mettre en prison ces dégénérés, il leur reste l'asile. Cet asile fera-t-il œuvre curatrice ? Il devra tout au moins le tenter, car la Société se doit à elle-même de ne rien négliger pour ses membres malades. Malheureusement l'asile sera le plus souvent la maison

(1) LEGRAIN. — *Presse médicale*, 27 janvier 1900.

de retraite, d'isolement de ceux qui, malgré tout, ne peuvent être arrachés à leur funeste habitude.

Comment dans cet établissement tenter de les guérir ?

M. Marandon de Montyel a étudié, en 1896, dans le *Bulletin général de thérapeutique*, quels étaient, dans l'état actuel de notre législation, les possibilités d'une cure rationnelle et suffisamment prolongée de l'alcoolisme. Et il conclut que cette cure est impossible dans la forme actuelle de nos lois et de nos mœurs : la liberté individuelle y trouverait une vive atteinte. Nous nous heurtons là aux exigences de la loi de 1838.

Elle est applicable aux alcooliques soignés dans les asiles tout comme aux autres aliénés ; il faut relâcher l'alcoolique revenu momentanément à la normale, comme le persécuté à qui son délire laisse quelque répit. On ne peut éloigner assez longtemps l'ivrogne de son toxique pour que l'appétence soit à jamais détruite.

Un minimum de 6 mois est nécessaire pour arriver à peu près sûrement à un résultat convenable. Bien des ouvriers refusent de s'y soumettre, se croyant guéris par quelques semaines de traitement, et ne voulant pas laisser plus longtemps dans la gêne, par leur chômage forcé, une famille dont ils sont le gagne-pain. Ils promettent d'accepter le fatidique séjour de six mois s'ils ont le malheur d'être repris par leur mauvaise passion. On est forcé de céder ; ils quittent l'asile, se croyant sûrs de leur vertu, et les voilà retombés dans l'ornière ; ils reviennent, résolus cette fois à suivre les sages conseils qu'ils ont jadis rejetés. Mais il est un fait d'expérience que ceux-là qui n'ont point été guéris par un premier séjour à l'asile

sont presque irrémédiablement destinés dans l'avenir à de nouveaux errements, au lieu que, à la suite d'une première cure bien conduite, ils peuvent être et rester guéris. Donc le premier séjour, le seul efficace, doit être suffisamment prolongé. Il faudrait une loi (et celle-là serait fort utile).

Il est à souhaiter que le Parlement décide que l'alcoolique doit rester enfermé, malgré lui, le temps nécessaire. Et si l'on réclame au nom de la liberté, nous répondons que l'utilité d'une telle loi est incontestable, et qu'on peut bien se résoudre à la voter, puisqu'on a pris déjà, sans grand avantage pratique, des mesures infiniment plus vexatoires contre les prostituées.

Il est certain qu'on doit fonder des asiles spéciaux. Les alcooliques ne peuvent être mélangés aux autres aliénés, quoique beaucoup d'entre eux s'en rapprochent.

M. Joffroy, en 1895, dans une conférence faite à Sainte-Anne, étudie le traitement spécial et l'assistance des alcooliques. Il dit : « Les alcooliques, au point de vue du traitement, doivent se diviser en un certain nombre de catégories : les uns ne sont ni criminels, ni délinquants, ni aliénés et ne présentent non plus aucune maladie viscérale ; ce sont simplement des buveurs, soit qu'ils s'adonnent à l'ivrognerie, soit qu'ils aient contracté l'habitude de boire journellement des boissons alcooliques en quantité notable sans cependant aller jusqu'à l'ivresse. Ce sont en un mot des habitués de l'alcool devenant lentement, progressivement et souvent sans s'en douter, des alcooliques chroniques (1). »

(1) JOFFROY. — Alcool et alcoolisme, leçon faite à Sainte-Anne, publiée in *Gazette des Hôpitaux* (26 février 1896).

M. Joffroy divise cette première classe en deux catégories : les gens sans hérédité, possédant un cerveau solide, une volonté ferme ; ils doivent guérir rapidement.

Les autres sont « des dégénérés, des psychopathes chez qui l'habitude prend rapidement des racines profondes et que l'on guérit parfois difficilement quand ils sont internés, mais qui ne guérissent jamais en liberté... Ce sont des alcoolopathes ; leur guérison est plus difficile et reste fragile. » Ces deux groupes doivent pour guérir, d'après M. Joffroy, faire un séjour dans la maison d'abstinence et de travail, établissement où la cure consistera en privation de boissons alcooliques, associée au salubre dérivatif que constitue le travail.

Or, malgré la grande autorité qui s'attache au nom de M. Joffroy, il nous semble que dans ce même groupement entrent deux catégories bien différentes. Il y a, d'après l'auteur, les gens sans hérédité et une certaine classe d'héréditaires ; leur tare alcoolique reconnaît la même cause, la force de l'habitude. Alors pourquoi appeler ces héréditaires des alcoolopathes et non simplement des alcooliques, puisque l'étiologie est la même pour l'une et l'autre catégorie. C'est admettre implicitement qu'il n'y a encore chez les héréditaires que des manifestations très larvées et quasi latentes de dégénérescence ; la force de volonté peut manquer, la résistance psycho-physique peut encore être amoindrie par l'alcool qui est un facteur puissant d'adynamie mentale ; mais que tous ces symptômes passent au premier plan, nous devons ranger ces malades dans une toute autre classe ; nous ne pouvons plus en faire un sous-groupe dans celle des alcooliques simples, nous devons mettre sur eux cette rubrique

« aliénés alcooliques ». L'alcool aura rendu manifeste une aliénation latente. La seule différence qui subsiste avec certains autres dégénérés, c'est que ces derniers sont amenés à l'alcoolisme par la dégénérescence mentale, tandis que les alcoolopathes de M. Joffroy sont, d'après lui, des alcooliques par habitude comme les gens non prédisposés. Mais il n'en reste pas moins vrai que, malgré cette commune étiologie, le traitement doit différer en raison des conséquences extrêmes de l'alcoolisation chez certains malades, puisqu'ils touchent à la folie quand les autres sont simplement des imprégnés qui sont restés mentalement indemnes.

Ceux-là, comme le dit M. Joffroy, devront subir un internement infiniment plus rigoureux que ceux-ci ; le pronostic sera très grave, car il ne suffira pas d'arriver à l'élimination du toxique ; l'habitude, que les uns pourront peut-être perdre, restera souvent acquise aux autres.

M. Joffroy étudie encore deux grandes classes d'alcooliques : d'abord les aliénés, et il les divise en curables et incurables. Les incurables, particulièrement les paralytiques généraux, seront traités dans les asiles d'alcooliques. Les curables seront soignés dans un asile spécial ; leur traitement sera basé sur le même principe d'abstinence que dans la maison d'abstinence et de travail.

Dans cette dernière maison d'ailleurs ils viendront « quand la guérison de leur affection mentale sera complète ».

Qu'il nous soit permis de dire que, dans l'organisme, les phénomènes morbides sont intimement unis, et qu'il semble peu naturel de diviser les manifestations morbides d'un état psychique en catégories justiciables chacune

d'une hygiène spéciale dans un hôpital particulier ; nous croyons bien que, guéris de leur affection mentale et revenus dans un état normal de dynamisme cérébral, ces malades seront guéris aussi de leur alcoolisme.

Enfin un dernier groupe est constitué par les alcooliques présentant des affections viscérales du foie, de l'estomac, des reins. On les enverra dans des hôpitaux spéciaux : hôpitaux d'alcooliques. Guéris de leur maladie viscérale, ils iront dans la maison d'abstinence et de travail achever la guérison de leur alcoolisme.

M. Joffroy souhaite en somme trois créations :

Maison d'abstinence et de travail (alcooliques valides) ;

Hôpital d'abstinence (alcooliques malades) ;

Asile d'abstinence (alcooliques aliénés).

La maison d'abstinence et de travail constitue pour les deux autres établissements une sorte d'asile de convalescence.

Enfin, on pourrait créer des maisons de correction anti-alcooliques où les détenus purgeraient leur peine.

Il nous semble que l'on peut, parmi les alcooliques à tares viscérales, renouveler la grande division : les non dégénérés boivent par la force de l'habitude et sont susceptibles de guérir sous l'influence d'une volonté puissante. On pourra faire ressortir à leurs yeux la relation qui existe entre leur maladie viscérale et leur vice, pour que leur volonté puise dans l'idée d'intérêt assez de force pour les conduire à la sobriété. D'ailleurs un séjour dans une maison spéciale pourra y aider. Mais d'autres, sans ressort ni pouvoir sur eux-mêmes, pourront être considérés comme incurables, quant à leur alcoolisme. Si l'intérêt de leur santé ne peut leur donner une forte impulsion vers la

sobriété, nous dirons qu'ils sont dégénérés, aliénés, qu'ils ressortissent de l'asile, non de la maison hygiénique.

Quant au dernier vœu de M. le professeur Joffroy : fonder des maisons de correction anti-alcooliques, il y aurait peut-être là un danger. Je se sache pas qu'à Clairvaux le régime soit, sous le rapport des vins, si succulent. Il est bien probable que la pratique hygiénique règne sous ce rapport ; faudrait-il donc faire à ces prisonniers des conférences sur le danger de l'alcool ? nous ne croyons pas que les esprits des jeunes détenus soient disposés à laisser germer la bonne graine. Faire une défense de plus, prétendre imposer une règle de conduite, serait donner l'envie irrésistible de ne s'y point conformer.

Quand il s'agit d'une telle race de gens, si peu suspecte de modération, il ne faut pas, sous prétexte d'hygiène, avoir l'air de dénoncer un vice ; les attrait malsains de celui-ci miroiteraient bien plus, et il est certain que les détenus ne sortiraient pas de la maison de correction plus abstinents qu'ils n'en sortent moralisés.

CONCLUSIONS

Nous constatons que les causes sociales de l'alcoolisme sont multiples, qu'elles tiennent non seulement aux conditions matérielles de la vie, mais encore au psychisme normal résultant d'une longue habitude et d'une longue imitation — beaucoup aussi à la mentalité troublée qui, incapable d'agir suivant la normale, et désireuse cependant d'agir, trouve dans l'alcool un instrument qui contente ses aspirations sensationnelles ; l'alcool devient une fin, diraient les philosophes. Dans cet ordre d'idées, l'alcool débarrasse la Société d'un grand nombre d'unités dangereuses, d'individus qui auraient été des antisociaux de premier ordre.

La nature elle-même met en œuvre contre l'alcoolisme la plus puissante des thérapeutiques. Si, suivant l'expression de MM. Magnan et Legrain (1), une « régénération intercurrente » n'intervient point, dans une famille d'alcooliques, pour arrêter les dégénérescences qui s'accroissent plus fortes à chaque lignée, l'extinction arrive par

(1) MAGNAN et LEGRAIN. — *Les Dégénérés*, p. 79.

la stérilité qui, elle-même stigmate de dégénérescence, devient la plus grande des sauvegardes sociales.

Quels moyens la Société peut-elle employer pour combattre l'alcoolisme ? Il y a beaucoup d'habitues, beaucoup de malades et quelques curables. Il faut moraliser les habitués de l'alcool, non en leur prêchant la morale qu'on veut leur imposer, mais en les amenant à sa pratique, à leur insu. Il est inutile et dangereux de faire intervenir les pouvoirs publics. La monopolisation des boissons alcooliques serait une faute. C'est par l'exemple qu'il faut tout accomplir.

Il en est de l'alcoolisation comme du suicide : « La proportion des suicides ira croissant jusqu'à ce qu'une forte éducation morale ait donné à chacun la conviction et le besoin d'accomplir des devoirs sociaux. Quand l'équilibre moral vient à se rompre, c'est en général sous l'influence de la prédominance des instincts personnels et au détriment des instincts nobles et généreux (1). »

Pour guérir les quelques malades curables, une intervention parlementaire serait souhaitable ; il y aurait grand avantage à ce que l'internement de six mois fût obligatoire.

Il est une classe très intéressante de curables, mais susceptibles si l'on n'y prend garde de s'incurabiliser, et ceux-là ressortissent en quelque sorte plus de la médecine générale que de l'aliénation mentale. Il s'agit de ces dipsomanes, dont le raptus alcoolique est produit en vertu d'un substratum morbide constatable et curable lui-même ; la tendance alcoolique est alors la réaction parti-

(1) Professeur LACASSAGNE. — *Précis de médecine judiciaire*, p. 453.

culière d'un organisme, réaction qui ne se produit qu'en vertu d'une excitation morbide étrangère.

Le trouble guéri, la dipsomanie, sorte de syndrome mental secondaire, sera guérie, à moins que cela ne dure depuis si longtemps que le cerveau, habitué à son délire, ne puisse se ressaisir ; car il se produit, à la longue, dans un cerveau normal mais prédisposé et réagissant souvent par un délire, une adaptation qui transforme en une habitude invincible ce qui aurait pu être seulement passager. S'il arrive que la maladie primitive ne puisse guérir, la réaction psychique durera et l'état mental subsistera ; une aliénation secondaire, constituée par un mécanisme pour ainsi dire fonctionnel, ouvrira à ces malades les portes de l'asile.

Les asiles, voilà les demeures qui devront s'ouvrir largement aux incurables ; ce seront les maisons d'isolement de ceux qui sont rejetés hors la Société, de ceux qui en composent le rebut ; les asiles seront au même titre que la prison une porte de sortie permettant d'échapper aux droits et aux devoirs de la vie commune, à cause des incompatibilités inévitables ; mais il conviendra (et l'on a déjà beaucoup fait dans cette voie) d'enlever à l'asile son aspect de prison, afin de soustraire à ceux qui contemplent du dehors comme à ceux qui vivent au dedans, le point de vue coercitif, car le même principe de défense sociale préside aux destinées de la prison et de l'asile ; mais il y a une différence cardinale entre la qualité des hôtes que ces deux fondations devront isoler : on considère généralement qu'il y a entre eux autant de différence qu'entre un homme bien portant et un malade. Il faut donc donner à l'asile l'aspect d'une maison de malades, mais de malades qui peuvent occuper leurs mains et travailler.

Quelques asiles existent déjà, spécialement réservés aux alcooliques. On séparera soigneusement les catégories : les curables qu'on devrait pouvoir garder au moins six mois, dans un asile ou dans une colonie familiale, peu importe (il existe une foule de modalités parmi lesquelles le système de l'*open door* offre un intérêt tout spécial) et les autres reconnus incurables dès l'abord ou tardivement, les récidivistes de l'alcool, en un mot ; ceux-là, nous l'avons dit, sont de vrais fous, des aliénés pour l'alcool plus que par l'alcool ; ils doivent rester internés ; c'est le déchet qu'il faut soigneusement retirer du courant social.

Donc, au point de vue législatif, il faut seulement un correctif à la loi de 1838. Les autres tentatives sont inutiles.

Pour le côté médical, on devra perfectionner encore les établissements d'assistance, quelquefois curatifs, mais qui plus souvent sont de vraies maisons d'isolement définitif. Et si l'on veut envisager le point de vue social, si l'on veut parler de la réforme des habitudes, on voit que c'est à la portée de chaque homme éclairé d'y contribuer par son propre exemple. Il est nécessaire que cette grande amélioration sociale soit longue à réaliser, pour éviter les heurts d'une adaptation trop brusque et pour rendre cette adaptation possible sans souffrance. Mais tout ceci n'est réalisable qu'en marchant vers un idéal bien éloigné de celui que guettent les hommes de la cité moderne ; on n'en chassera jamais tout à fait l'alcoolisme, car la maladie sera toujours l'hôtesse de notre Société. Pour réduire au minimum cet alcoolisme qui nous dégrade et nous livre sans défense à la tuberculose, il nous faut rejeter peu à peu de vieilles habitudes en détournant nos regards des contem-

plations viles, en mettant le bonheur dans la pratique des devoirs qui obligent. La loi d'attraction mutuelle, dangereuse jusqu'alors, deviendra bienfaisante, car elle permettra d'amorcer l'imitation des foules et de récolter ainsi, sous forme de sobriété sociale, la plus florissante moisson.

En résumé :

1° L'alcool peut à un certain point de vue être considéré comme le dérivatif qui contribue à débarrasser la Société d'un contingent antisocial dangereux.

2° Il faut distinguer les malades pour l'alcool dont la guérison est aléatoire, et les malades par l'alcool susceptibles de s'améliorer et même de guérir.

3° Pour faire œuvre utile, il faut s'abstenir des moyens légaux, impuissants à modifier les mœurs. L'initiative individuelle seule produira de bons effets, à condition qu'elle parte de la classe éclairée qui, par son propre exemple, pourra procurer quelque bénéfice social, en montrant que les bonnes manières peuvent s'accommoder de la tempérance.

Y

Vu :

LE PRÉSIDENT DE THÈSE.

A. LACASSAGNE.

Vu :

LE DOYEN,

LORTET.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
Président du Conseil de l'Université,
G. COMPAYRÉ.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ALGLAVE. — Journal *Le Temps* (juin-juillet 1895).
- ANTHEAUME. — La toxicité des alcools (1897).
- BARGY. — De l'alcoolisme au point de vue de la prophylaxie et du traitement. Thèse Paris, 1897.
- BERGERON et LABORDE. — Les mesures prophylactiques contre l'alcoolisme. Vœu à l'Académie de médecine (juin-juillet 1895).
- BRODY DE LAMOTTE. — Alcoolisme dans le délire chronique. Thèse Paris, 1896.
- RAOUL BRUNON. — L'alcoolisme ouvrier en Normandie. *Revue d'hygiène et de police sanitaire* (mai 1899).
- CADÉAC et MEUNIER. — Contribution à l'étude de l'alcoolisme. Étude physiologique de l'eau d'arquebuse ou vulnérable. Paris 1892.
- COLOLIAN. — Les alcooliques persécutés. Thèse Paris, 1898.
- DEBOVE. — Leçon d'ouverture du cours de pathologie interne à la Faculté de médecine de Paris, novembre 1898.
- DUJARDIN-BEAUMETZ et AUDIGÉ. — Recherches sur la puissance toxique des alcools (1879).
- ARMAND DELPEUCH. — L'alcoolisme avant l'alcool. *Presse médicale* (3 décembre 1898).
- DAREMBERT. — Mesures prophylactiques contre l'alcoolisme. *Bulletin de l'Académie de médecine* (juin-juillet 1895).
- E. FOCHIER. — L'alcoolisme devant la loi pénale (1900).
- GALTIER-BOISSIÈRE. — L'enseignement de l'anti-alcoolisme (1897).
- P. GARNIER. — La folie à Paris (1890).
- LE GAVRIAN. — Chambre des députés : question de l'alcool. *Journal officiel*, (juin 1895.)

- GUILLEMET. — Rapports à la Chambre des députés sur la question du Monopole des boissons alcooliques (1897 et 1899).
- JACQUET. — L'alcoolisme (monographie, 1897).
- JOFFROY. — Alcool et alcoolisme. Leçon faite à Sainte-Anne, publiée in *Gazette des Hôpitaux*, (26 février 1895).
- L'alcoolisme chronique. Leçon faite à Sainte-Anne, publiée in *Revue scientifique* (15 janvier 1898).
- Des causes de l'alcoolisme et des moyens de le combattre. *Gazette hebdomadaire* (22 novembre 1896).
- ICARD. — Contribution à l'étude de l'état psychique de la femme pendant la période menstruelle. Thèse Paris, 1889.
- LABORDE. — La toxicité des alcools et des bouquets artificiels. *Académie de médecine*, (1888).
- LACASSAGNE. — Précis d'hygiène privée et sociale. Paris, 1895.
- Précis de médecine judiciaire, 1886.
- Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon* (février 1898).
- LANNELONGUE. — Chambre des députés : question de l'alcool. *Journal officiel*, (juin 1895).
- LEGRAIN. — Dégénérescence sociale et alcoolisme (Paris, 1895).
- L'alcoolisme au point de vue sociologique. *Revue scientifique*, (1897).
- LEGRAND DU SAULLE. — La folie devant les tribunaux. Paris, 1864.
- MAGNAN. — Des diverses formes du délire alcoolique et de leur traitement. Paris, 1874.
- MAGNAN et LEGRAIN. — Les dégénérés. Paris, 1895.
- MAGNAN et SÉRIEUX. — Le traitement des buveurs d'habitude (1895).
- MARANDON DE MONTYEL. — La cure des buveurs à Ville-Évrard en 1894. *Bulletin de thérapeutique* (1895).
- Le traitement de l'alcoolisme et la liberté individuelle. *Bulletin général de thérapeutique*, (juin 1896).
- L. MARILLIER. — Rapport au ministre de l'instruction publique, 17 mars 1897.
- REILLE. — L'alcoolisme et son remède. A propos du Congrès contre l'abus des boissons alcooliques, ouvert à Paris le 4 avril 1899. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, (juin 1899).
- RICHARD. — Les cafés de tempérance à l'étranger. *Revue d'hygiène et de police sanitaire* (1897).
- C. RICHET. — Les poisons de l'intelligence. Paris, 1877.
- RODIET. — L'alcoolisme chez l'enfant (1897).

- RYCKÈRE (DE). — L'alcoolisme féminin. *Archives d'anthropologie criminelle* (mars 1899).
- SÉRIEUX. — Le traitement des buveurs. Prophylaxie de l'alcoolisme. *Revue int. de thérapeutique*, III, (1895).
- SIKORSKY. — Questions de neurologie et de psychologie médicale, 1897, vol. II, p. 327-361.
- VALLIN. — La lutte contre l'alcoolisme. *Revue d'hygiène et de police sanitaire* (1897).
- Collection du journal *l'Alcool*.
- Vratch*, 1898, vol. XIX, n° 7.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Quelques influences historiques.	3
CHAPITRE II. — Causes sociales et mentales de l'alcoo- lisme	15
CHAPITRE III. — La thérapeutique irrationnelle. — Intervention des pouvoirs publics.	33
CHAPITRE IV. — La thérapeutique rationnelle. — Édu- cation sociale.	47
CHAPITRE V. — Quelques réflexions sur l'assistance des alcoolistes	72
CONCLUSIONS	84
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	87

LYON

IMPRIMERIE A. STORCK & C^e

Rue de la Méditerranée, 8

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1900-1901. — N° 32

ESSAI
SUR L'ALCOOLISME

Causes sociales — Conditions mentales — Prophylaxie

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le vendredi 30 novembre 1900

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Maurice CHAMPEAUX

Né le 19 décembre 1876 à Charny (Yonne)



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue de la Méditerranée

—
1900

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET	DOYEN
LACASSAGNE	ASSESSOR
CROLAS	QUESTEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULET, CHAUVÉAU, BERNE.

Professeurs

	MM.
Cliniques médicales	{ LÉPINE
	{ BONDET.
	{ BARD.
Cliniques chirurgicales	{ OLLIER.
	{ PONCET.
	{ FOCHIER.
Clinique obstétricale et Accouchements	GAYET.
Clinique ophtalmologique	GAILLETON
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	PIERRET.
Clinique des maladies mentales	MONOYER.
Physique médicale	HUGOUNENQ
Chimie médicale et pharmaceutique	CAZENEUVE
Chimie organique et Toxicologie	FLORENCE
Matière médicale et Botanique	LORTET.
Parasitologie	TESTUT.
Anatomie	RENAUT.
Anatomie générale et Histologie.	MORAT.
Physiologie.	TEISSIER.
Pathologie interne	AUGAGNEUR.
Pathologie externe.	MAYET.
Pathologie et Thérapeutique générales.	TRIPPIER.
Anatomie pathologique.	POLLOSSON (Maurice).
Médecine opératoire.	ARLOING.
Médecine expérimentale et comparée	LACASSAGNE.
Médecine légale	COURMONT.
Hygiène	SOULIER.
Thérapeutique.	CROLAS.
Pharmacologie	

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes.	M. LAROYENNE
---	--------------

Chargés de cours complémentaires

Clinique des maladies des Enfants	MM. WEILL,	agrégé
Maladies des voies urinaires	CHANDELUX	—
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS.	—
Accouchements	POLLOSSON (Aug.).	—
Propédeutique médicale	ROQUE,	—
Propédeutique chirurgicale	GANGOLPHE.	—
Botanique	BEAUVISAGE,	—

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	CONDAMIN	VALLAS	PAVIOT
ROQUE	DEVIC	SIRAUD	NOVÉ-JOSSERAND
ROUX	COLLET	DURAND	BERARD
POLLOSSON (A.)	BOYER	DOYON	SAMBUC
ROCHET	BARRAL	PIC	BORDIER
ROLLET	MOREAU		

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. LACASSAGNE, président; M. LANNOIS, assesseur;
MM. BOYER et COLLET, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

*qui fut mon premier Maître, en me donnant l'exemple
de l'honneur et du dévouement.*

A MA MÈRE

qui acheva la tâche.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur LACASSAGNE

Professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Lyon,
Membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris
Chevalier de la Légion d'honneur.

